LE MONDE **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste — N° 104 • Septembre 1964 • 1 F. • Algérie : 1,15 F.

De Harlem à Hanoï

CIVILISATION DE LA MATRAQUE

(U.P.I.)

RÉVOLTE NOIRE ET LUTTE DE CLASSES

L'INTERNATIONALE ANARCHISTE ET LA GUERRE DE 1914

RÉALITÉS SYNDICALES

MAFFIAS DE LA PEINTURE

ÉDITO

L'HISTOIRE, qui tourne ses pages, ne dédaigne pas de revenir en arrière pour relire des chapitres bien oubliés. L'histoire ! disons celle des hommes politiques qui prétendent la monopoliser. Thorez, Togliatti, de grands premiers rôles qui rentrent dans l'ombre et seul le temps permettra de faire un bilan de ces vies couvertes de roses dont les pétales qui se faneront vite découvriront alors leurs épines. De Gaulle lui, sort de l'ombre pour mettre la dernière main à son florilège qu'il entend nous léguer comme sous l'ancien régime le prince léguait à son successeur d'excellents principes qu'il n'avait jamais mis en pratique et que celui-ci dédaignerait.

L'histoire des hommes politiques oui ! Mais celle des peuples est désespérément monotone. On tue en Indochine, à Chypre, au Congo. Sur les deux tiers de la planète les hommes ont faim. Aux Etats-Unis, les Noirs sont matraqués. En Russie, la presse est bâillonnée. On condamne à mort en Algérie, exceptionnellement au Maroc on gracie des condamnés à mort. A l'Est, les frères ennemis qui s'étaient promis de libérer l'humanité n'en sont encore qu'aux injures et aux menaces. A l'Ouest dans les villes de l'Amérique du Sud des hommes en haillons se réchauffent au néon qui éclaire les étalages des magasins de luxe.

L'Histoire continue, l'Histoire recommence. Les mêmes mots qui circulent à travers cent frontières dans cent langues différentes servent aux mêmes hommes pour expliquer, justifier, dix confections rivales, dix systèmes politiques différents, dix principes radicalement opposés, dix économies qui n'ont entre elles qu'un lien la continuation des privilèges. Et planant au-dessus de ce cahos, la grande peur des peuples devant la bombe, symbole de la malfaisance des classes dirigeantes et de l'effroyable naïveté des masses.

Dans ce pays, dont les travailleurs sont partis aux champs, la vie tourne au ralenti. A leur retour, nous allons les voir se passionner modérément ! Pour de Gaulle ou pour Defferre. Pour le socialisme de M. Mollet, le libéralisme de M. Mendes-France, l'autoritarisme de M. Debré. Pour le S.M.I.G., pour le Sénat. Pour Mme Bardot ou M. Belmondo. Misère !

Ça fait dix millénaires que ça dure. C'est né avec le sorcier et le chef de clan et ça ne crèvera qu'avec le prêtre et le militaire leur digne successeur. Et tout le reste est mensonges mille fois répétés au cours des générations. L'Etat, la guerre, la faim, la barbarie, le crime ces chancres qui déshonorent le corps social on ne les guérira pas avec des mots. La solution ! Mais c'est la grande voix de la révolte qui l'a clamée et elle venue jusqu'à nous portée par le souffle puissant de Spartacus, de Jean Hus, de Blanqui, de Bakounine et de quelques autres.

La solution ? C'est l'abolition des classes ; l'égalité économique, la suppression de l'autorité, la disparition des frontières entre les peuples, la fermeture des temples et des cours de justice, l'égalité des races et des sexes, le partage équitable des richesses du globe.

Nous sommes, bien sûr, très loin des préoccupations de M. de Gaulle, de M. Mollet, de M. Defferre. Nous sommes au cœur du problème et ce problème qu'il nous faut résoudre il s'appelle la Révolution Sociale. Et c'est seulement après que nous pourrons tourner une page capitale de l'Histoire ou mieux nous changerons de livre et nous remplacerons les histoires de brigands par l'Histoire des peuples libérés de toutes servitudes.

Conférence Anarchiste Européenne

Du 25 au 29 juillet s'est tenue à Bückeburg, près de Hanovre, en Allemagne occidentale, une conférence anarchiste et socialiste-libertaire réunissant des militants italiens, belges, norvégiens et allemands et des délégués des fédérations anarchistes de Suède, des Pays-Bas, de Grande-Bretagne et de France.

Les discussions les plus importantes ont traité de la confrontation des thèses anarchistes aux connaissances actuelles, montrant ainsi que le courant d'idées qui progresse ici depuis plusieurs années se retrouve dans les autres collectivités soumises à une évolution analogue.

Un secrétariat européen provisoire a été confié à des camarades de Francfort - sur - le - Main. Il servira d'agence de presse et aura pour tâche de resserrer les liens entre les diverses organisations, d'accélérer la circulation des informations, de faciliter les échanges d'idées à l'échelle internationale par la publication en plusieurs langues des textes reçus et l'organisation de sessions d'études du genre « colloque » ou « summes school », de permettre la coordination de certaines actions.

S.A.R.I.

●

COMMUNIQUE DE LA « SYNDICALIST WORKER'S FEDERATION »

(Section britannique de l'A.I.T.)

Notre jeune camarade écossais, Stuart Christie, âgé de 18 ans, est incarcéré à la prison Carabanchel de Madrid sous l'inculpation de complot terroriste contre l'Etat franquiste. Nous sommes persuadés qu'il est la victime innocente d'un truquage fasciste.

Arrêté le 11 août, le camarade Christie a été interrogé pendant cinq jours avant que les autorités reconnaissent qu'il était entre leurs mains. Trois autres journées s'écoulèrent avant que le vice-constul britannique à Madrid reçoive l'autorisation de lui rendre visite. Le directeur de la Sécurité a annoncé que Stuart Christie a fait « une confession », mais par l'intermédiaire du vice-consul notre camarade télégraphiait à sa mère : « Je suis innocent ».

Un tribunal militaire doit le juger en compagnie de son prétendu « complice », Francisco Carballo Blanco, dans la première quinzaine de septembre.

Stuart Christie est militant de la S.W.F., du groupe anarchiste de Glasgow et du Comité des Cent. Nous ferons tout notre possible pour qu'à lui et à Carballo ne soit pas réservé le même sort qu'à Granados et Delgado. Un comité de défense est en formation, comprenant de nombreuses autres organisations. Le 18 août nous avons déjà organisé des manifestations devant l'ambassade franquiste à Londres et le consulat de Glasgow.

L'I.R.G. DENONCE LA FORCE MULTILATERALE

Après s'être réuni du 28 juillet au 1er août, le Conseil de l'Internationale des Résistants à la Guerre a publié un communiqué dont voici quelques extraits.

Le Conseil de l'I.R.G. a noté l'accroissement de la tension internationale du fait de la mobilisation des populations civiles qui a commencé dans quelques pays et qui est près d'être effectuée dans d'autres. Il s'est inquiété en particulier des difficultés auxquelles doivent faire face ses sections allemandes à cause des propositions de lois d'urgence. Il estime que ces propositions peuvent conduire à une sérieuse diminution des droits des citoyens allemands aussi bien qu'à une forme de militarisation et de préparation psychologique à la guerre qui augmentent le danger d'un conflit en Europe.

En ce qui concerne les pays en voie de développement, et en particulier l'Afrique, le Conseil dénonce la publication par le service d'information et de presse du gouvernement de Bonn d'un ouvrage illustré, glorifiant la Bundeswehr, qui est distribué dans les pays africains dans le but présumé de les inciter à acheter des armes fabriquées en Allemagne occidentale.

L'I.R.G. s'oppose catégoriquement à toutes les sortes d'armement et à la préparation de toutes les formes de guerre ; toutefois, elle se sent contrainte d'agir contre des plans stratégiques particuliers qui représentent un danger immédiat pour la paix mondiale. Le conseil considère que la constitution de la force multilatérale de l'O.T.A.N. crée une situation grave qui ne peut que conduire à l'aggravation de la guerre froide et encourager la dissémination des armes atomiques. Il a décidé d'apporter son concours à une intense campagne contre la force multilatérale sous le slogan : « Force multilatérale pour la Paix ».

D'autre part, le Conseil, sur la suggestion de Danilo Dolci, a pris l'engagement de préparer pour 1966 une conférence mondiale sur la non-violence.

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

Le Théâtre aux Armées

TOUT le monde se souvient d'un artiste de théâtre et de cinéma qui n'aimait pas beaucoup le métier militaire. Après de multiples sursis, il finit par se résigner et entra à la caserne... pour se faire diriger bientôt sur l'infirmerie. C'était à qui se lasserait le premier, du recruteur ou de la recrue. La fin de l'histoire fut très morale : le bel acteur fut réformé et renvoyé dans ses foyers.

Le plus cocasse, c'est que, sitôt libéré, le premier rôle qu'il tint à l'écran fut celui d'un officier qui se couvrait de gloire à la guerre !

Un point était marqué par les gens prompts à goguenarder l'armée, lesquels ne se privèrent pas de jubiler le jour où le sympathique tire-au-flanc put enfin s'échapper loin de tous ces porteurs de képi acharnés à lui faire endosser l'uniforme.

Mais nous reconnaissons qu'en une autre occasion ceux qui raillent cette belle institution viennent d'être nettement battus, et que le Ministère des Armées a remporté la seconde manche.

Il s'agit, cette fois, d'un champion de la guitare, « idole » des jeunes, yé-yé et tout et tout... Celui-ci, loin de regimber, s'est laissé voluptueusement embrigader, et il fait, depuis lors, un soldat modèle, dont les journaux ne restent jamais huit jours sans parler, premièrement pour que sa clientèle ne soit pas tentée de l'oublier ni ses rivaux de le supplanter à la faveur de son intermède militaire, deuxièmement pour montrer que l'armée, loin d'abîmer le tempérament artiste, le respecte, le favorise et le développe !

On peut dire que, pendant son séjour à la caserne, ce jeune enfant de la balle aura servi d'homme-sandwich à M. Messmer... Et quel calme : pas un seul banc cassé à la cantine, alors que les fauteuils des théâtres parisiens ont volé en éclats pour lui !

Une seule fausse note dans le concert : une admiratrice de l' « idole », interrogée par les envoyés d'un poste de radio périphérique, a répondu :

« Oh ! moi, vous savez, je suis antimilitariste, et je ne comprends pas qu'on oblige les gens à être soldats ! »

Sur le moment ça a jeté un froid. Mais si, comme on l'annonce, les conseils de révision doivent prochainement ne plus prendre bon qu'un conscrit sur deux, il faut espérer qu'ils opéreront avec discernement, c'est-à-dire exempteront tous ceux qui, comme notre acteur de cinéma, ne sauraient jamais faire que des piliers d'hôpital, quitte à insister près de notre guitariste et de ses émules pour qu'ils « rempilent » !

A ce propos, un titre de la presse nous a laissé perplexe. Dans un journal du soir, l'article qui annonçait que bientôt le recrutement n'enrôlerait plus qu'un homme sur deux était intitulé : « *Les conseils de révision seront désormais plus sévères.* »

Plus sévères ?

Tout dépend de l'idée qu'on se fait de la sévérité !

Un alerte centenaire

GROS-JEAN ET SON CURÉ

Il appartient au « Monde Libertaire », dans le cadre de ses études rationalistes, de ne pas passer sous silence le centenaire de la publication d'une œuvre qui a marqué à son époque un coup d'arrêt à la colonisation de l'opinion publique par le cléricalisme.

Certes, tout le monde a facilement sur les lèvres l'expression devenue si coutumière : « Gros-Jean et son curé », mais combien parmi ceux qui la prononcent seraient capables de décrire l'œuvre qu'elle évoque ?

Combien l'ont lue, et appréciée comme elle le mérite, ou eu égard à l'efficacité qu'elle eut à son origine, et qu'elle pourrait encore avoir de nos jours ?

Cette efficience toute issue du talent et de l'érudition de l'auteur : Auguste Roussel de Méry, condense en une poésie tellement parfaite qu'elle semble couler de source comme le langage courant, une dialectique que nul présomptueux ne songe à récuser ; et les vigoureux dialogues entre GROS-JEAN devenu philosophe, et son CURE resté sectaire, comme il se doit, sont à travers leur limpidité, et leur simplicité, un véritable régal de l'esprit, et la marque même de l'homme de génie !

Cependant, cette œuvre aujourd'hui introuvable, fraya son chemin à travers les pires embûches (prévues par Roussel, et décrites dans sa préface-mandement avec une prescience, et une incroyable minutie, comme nous le verrons) se traduisirent pour les auteur, éditeurs, propagateurs, par de lourdes peines de prison, et de sévères amendes, faillit mettre en échec le précédent Concile œcuménique : Vatican I, en 1869, et il ne fallut rien moins que le jugement du tribunal correctionnel de Lille du 6 mai 1868, qui condamnait, en outre, l'œuvre à la destruction, pour l'empêcher de faire l'office du pavé dans la mare !...

Elle n'en fut pas abattue pour autant, et alors qu'Auguste Roussel mourrait en 1880 à Boulogne-sur-Seine, elle est rééditée jusqu'en 1914 par Flammarion. C'est également l'époque à laquelle son premier éditeur : Lacroix, Verboekhoven et Cie, de Bruxelles disparaît dans la tourmente. Les grands drames n'arrivent jamais seuls. Défense désormais aux originaux de s'exprimer, à la vérité de s'épanouir. Tout devait être mis en œuvre pour domestiquer les consciences !

Que serait l'Eglise catholique sans le dogme ? RIEN ! Tout l'édifice s'écroule, et il est permis de se demander s'il est un seul prêtre intelligent — car il en existe, sans aucun doute — qui puisse se regarder sans rire dans une glace, en se proclamant croyant ? Croyant aux fariboles qu'il enseigne ?

Aussi, s'il n'est un sinistre farceur, nous sommes évidemment trop polis pour fustiger comme il convient son attitude, et, nous préférons laisser ce soin à GROS-JEAN, qui, tout compte fait, a la bonne manière ! On pourra se mettre l'eau à la bouche par les quelques citations ci-dessous.

Que les lecteurs qui seraient plus intéressés par cette manière que..., par exemple, la construction d'églises dans la région parisienne (cardinal Feltin dixit — publicités à pleine pages des quotidiens) veuillent bien me le faire savoir. Clercs ou laïcs, je tâcherai de les satisfaire, je n'ai pas de préjugés. Cela leur coûtera moins cher, et leur sera sûrement plus bénéfique.

Mais, je ne demande à personne de me croire sur parole, et après s'être procuré un exemplaire de « GROS-JEAN et son CURE », ceux qui en auront encore envie après sa lecture, pourront toujours envoyer leur obole au cardinal. Mais elle devra être d'importance pour faire pardonner un tel sacrilège !

Faute de quoi, les flammes éternelles les attendent !

Foi de : RETHO !

LE CURE

Oh ! que l'homme est abject quand il n'a [pas la foi !

GROS-JEAN

La seconde raison qui démontre pourquoi
Vous déclarez si haut que ce livre est [sublime,
C'est qu'à votre puissance il ajouta la [dîme.
C'est lui qui, le premier, eut cet insigne [honneur ;
Ecoutez en effet ce que dit le Seigneur :
« Fils d'Israël, vos biens appartiennent [aux prêtres.
« Que votre argent, votre or, le champ de [vos ancêtres,
« Vos chèvres, vos moutons et tous les [premiers-nés,
« Leur soient, pour un dixième, à jamais [destinés ! »
Ce passage, mon père, est dans le Lévitic [que (24).
Et depuis, profitant de cet usage antique,
On vous a vu, chez nous, pendant quinze [cents ans.
Moissonner, sans travail, le blé des [paysans.
Vous avez récolté leurs fruits et leurs ven[danges :
L'épi des malheureux a passé dans vos [granges ;
Sa volaille elle-même a cuit dans votre [pot,
O honte ! Sur sa femme établissant [l'impôt,
Vous avez consacré jusqu'au droit de cuis[sage (25) !

LE CURE

Ne pourriez-vous, mon fils, supprimer ce [passage ?
Je ne supprime rien, et je prétends, ici,
Démontrer clairement que cela fut ainsi.

.. ..

GROS-JEAN

La vôtre est orgueilleuse et choque la [raison.
Quant au Dieu prétendu caché dans sa [maison,
Tout homme de bon sens sait comment il [se nomme :
C'est vous, c'est le clergé, c'est le pape, [c'est Rome.
Votre pieux langage en fait assez l'aveu :
Ne pas croire au clergé, c'est ne pas croire [en Dieu,
Ecouter un sermon ridicule ou frivole,
C'est écouter de Dieu la divine parole.
Le saint courroux de Dieu, c'est votre saint [courroux,
Lui donner de l'argent, c'est le donner [à vous.
Vous priver, justement, de quelque privi[lège,
C'est commettre envers Dieu le plus grand [sacrilège.
Dieu partage avec vous gloire, honneur, [dignité ;
La majesté de Dieu, c'est votre majesté.
Vous trésors sont les siens, votre cause est [commune ;
Et lorsque vous poussez, du haut de la [tribune,
Un peuple contre un peuple au nom du [Tout-Puissant,
C'est Dieu qui veut encor du carnage et [du sang !

Un poète est mort

Henri CHASSIN

Ça a commencé sur le flanc d'un coteau d'où Villon, mélancolique, contemplait les fourches du roi dressées à Montfaucon, ça c'est terminé sur le flanc d'un autre coteau où le bon roy Henri apprenait à l'abbesse un évangile auquel le concile de Nicée n'avait pas donné l' « imprimatur ». De Belleville à Montmartre le chemin fut long pour Chassin qui le parcourut la lyre sous le bras et la révolte au cœur. Il a fallu plus de quatre-vingts ans pour que ce grand corps noueux mais resté droit malgré les orages et la neige qui le couronnait accomplisse ce parcours que des bornes jalonnaient ! Des bornes ? Chassin fut déserteur en 1914, gréviste pendant le grand mouvement des cheminots de 1920, poursuivi pour complot contre la sûreté de l'Etat. D'autres bornes. « Machin de Belleville », un recueil de poèmes où la chaleur des cœurs fendille la misère qui couvre le quartier d'une épaisse carapace. Le Théâtre populaire, le Cabaret.

Chassin est parti. Le Paris populaire qu'il avait chanté était vide, le petit peuple qu'il aimait avait repris sa quête annuelle pour trouver le soleil, ce soleil que Chassin avait glissé parfois dans sa strophe comme une promesse de bonheur. Pourtant Chassin ne sera jamais complètement absent car nous redirons de ses vers, là haut, sur cette butte qu'il a tant aimée. Nous évoquerons sa voix grasse qui prenait la suite de celles de Couté, de Rictus, du tonnelier Adam, et lorsque nous assisterons à nouveau à la naissance d'un poète populaire la gorge serrée par la révolte et le cœur épanoui par la tendresse nous saurons qu'il s'inscrit à l'extrémité d'une chaîne dont Chassin fut le dernier maillon et nous saurons aussi que pas plus que ceux qui l'ont précédé, Chassin n'est tout à fait mort, car la poésie est éternelle.

Maurice JOYEUX.

L'ANARCHISME ESPAGNOL

« ... je mets mon espérance dans l'instinct ibérique ».
Gonzalo de REPARAZ.

Par Guy MALOUVIER

II. – La Révolution de Septembre L'adhésion à l'Internationale

LES années 1868-1870 furent décisives pour le mouvement anarchiste ibérique. Au cours de celles-ci, les libertaires espagnols participèrent à tous les mouvements d'envergure nationale, le plus souvent aux côtés des Fédéralistes. Nous étudierons ces événements en suivant, durant cette période, la trace du grand libertaire Fermin Salvochea. Ce qui fixera, plus particulièrement, nos observations sur l'Andalousie, où se déroulèrent les actes décisifs du soulèvement de septembre. La place concédée à cette vaste région n'est d'ailleurs pas imméritée, puisque le Congrès Anarchiste de Cordoue, en 1872, constatait que les Andalous formaient plus de la moitié des adhérents de la Fédération Régionale Espagnole de l'Internationale.

Mais, avant d'aborder le thème de ce chapitre, attardons-nous quelque peu sur la personnalité de Salvochea.

FERMIN SALVOCHEA ALVAREZ

Fermin Salvochea Alvarez naquit à Cadix, le 1er mars 1842. Son père, petit commerçant de cette ville, ne dédaignait pas la littérature. Sa mère, Pilar Alvarez était la cousine du célèbre Juan Alvarez de Mendizabal (1). Agé de 15 ans, Fermin part pour l'Angleterre où son père désire qu'il étudie. Il prend contact avec la pensée progressiste, étudie Tomas Paine, et se lie d'amitié avec Charles Bredlow. C'est à cette époque qu'il adopte avec enthousiasme les conclusions des travaux de Richard Owen. Ces trois hommes exercèrent une profonde influence sur le jeune andalou. Il écrira plus tard à Federico Urales :

« — Lorsque je vivais en Angleterre, je lus, pour la première fois, Tomas Paine. Ses écrits me convertirent à l'Internationalisme, et même aujourd'hui, je demeure sous son influence... » Ma patrie est le monde — disait Paine — tous les hommes sont mes frères, et ma religion consiste à faire le bien. « Ces paroles me produisirent une très forte impression, en chacune d'elles, je cherchais un sens profond, et l'ensemble se grava dans ma mémoire pour toujours. Plus tard, je fis la connaissance de Robert Owen qui m'enseigna le sublime idéal du communisme, et de Bredlow qui me fit choisir l'athéisme. Tout le reste, je ne le dois qu'à moi. »

Salvochea revient à Cadix en 1863, il a 21 ans, Vallina décrit « un jeune homme grand, extérieurement calme, mais d'une âme volcanique ». Il retrouve une Espagne que secouent de violents affrontements idéologiques. Je pense qu'il n'est pas faux de noter ici la nuance originale de l'anarchisme andalou, qui, se perpétuant durant de longues années tendra à donner une certaine allure bicéphale à notre mouvement. D'une part, et sous l'influence de Fanelli, apparaîtront à Madrid et Barcelone, des groupes liés à l'Internationale (avant l'adhésion de ceux-ci à cette organisation), alors que l'on observera dans le Sud, un mouvement de caractère communiste qui se développera spontanément, et que propageront quelques « leaders » locaux. Ces hommes, parmi eux de nombreux instituteurs, parcourent de vastes territoires pour répandre « l'Idée ». Ils sont accueillis par les ouvriers agricoles des « latifundios » qui partagent leur maigre repas avec eux et écoutent ces inconnus leur parler de liberté et de justice à conquérir. Alors que dans les agglomérations urbaines, ceux que l'on appelle indistinctement républicains, ou encore socialistes, se recrutent principalement parmi les artisans et les intellectuels, et n'ont qu'une action très superficielle sur la population de ces villes, les anarchistes représentent, dans les provinces du Sud, les masses paysannes qui ont choisi instinctivement le chemin de leur émancipation. Le communisme libertaire est l'inclination naturelle et profonde des travailleurs. A la tête de ce mouvement se trouvent Pedro Bohorquez, Rafael Guillen et Ramón Cala, ce dernier maire de Jerez, et auteur d'œuvres importantes, parmi lesquelles « Le Problème de la Misère ».

« LA INSTITUCION LIBRE DE ENSENANZA »

Je voudrais, fort brièvement, parler ici d'une institution, créée par la bourgeoisie libérale, et qui, durant de longues années, dans le grand vide intellectuel de l'Espagne, assuma la direction idéologique de la jeunesse progressiste. Elle compta dans ses rangs, les intelligences les plus libres de l'époque, et jusqu'à la guerre civile de 1936, elle forma ces générations d'éducateurs qui luttèrent de toutes leurs forces contre l'obscurantisme religieux, et plus tard, contre le fascisme. A la veille de la Révolution de septembre, « La Institución Libre de Enseñanza » existait environ depuis une douzaine d'années. Son point de départ est marqué par la publication de « L'Idéal de l'Humanité, pour la vie » de Krause, accompagné des commentaires de Julian Sanz del Rio. Les doctrines de Krause, discipline de Schelling, n'éveillent aujourd'hui qu'un très faible intérêt, mais ce philosophe fut, vers les années 1860-70 à Madrid, au centre d'un intense mouvement de libération intellectuelle. Les Krausistes formeront plusieurs générations de penseurs et d'économistes. Sous leur impulsion apparaît « La Société abolitioniste » qui décide de lutter contre l'esclavage des Noirs, qui sévit particulièrement dans l'île de Cuba. Elle fonde « La Asociación para la Enseñanza de la Mujer » premier pas pour libérer la femme espagnole de l'emprise religieuse. Elle donne des cours publics, des cours du soir, pose la question de la réforme universitaire, bouleverse tout le vieil attirail scholastique de l'université. « La Institución Libre de Enseñanza », œuvre de la bourgeoisie « hétérodoxe » (comme la nomme le traditionaliste Menendez Pelayo), fut à l'origine de la proclamation de la première République, et, si elle ne promut pas la liberté que nous réclamions, elle contribua à créer le climat propice à l'éclosion future de celle-ci. En 1936, les milices anarcho-syndicalistes détruisirent ce qui restait des locaux de cette institution bourgeoise, mais où pourtant, les premiers militants de l'anarchisme espagnol assistèrent aux conférences scientifiques et aux débats de l'Aténeo.

SEPTEMBRE 1868

Nous voici donc en 1868, le général Juan Prim, libéral certes, mais ambitieux, décide de jeter à bas le trône des Bourbons, pour lesquels il éprouve une haine farouche. Cadix se trouve au centre de la conspiration. De cette ville s'étend un réseau de ramifications qui couvre tout le pays. Prim vit à Londres. Il transmet ses ordres à un général de la garnison de Cadix, avec lequel collaborent étroitement les anarchistes (naïveté qu'ils paieront plus tard très cher !). Le 18 septembre 1868, la marine de guerre se soulève dans la baie de Cadix, le jour suivant la ville est au pouvoir des rebelles. A cette nouvelle, des Juntes Révolutionnaires se constituent dans de nombreux centres. Le suffrage universel, la liberté de culte, d'enseignement, de réunion, d'association, sont proclamés, la peine de mort est abolie.

Les paysans andalous, croyant que l'heure est venue de réaliser leurs aspirations sociales, prennent possession des grandes propriétés et des terres en friche. Le général Serrano organise une armée, composée par les garnisons révoltées d'Andalousie et met en déroute les troupes du général loyaliste Novaliches devant Cordoue (Puente de Alcolea, 25 septembre 1868). Abelardo Lopez de Ayala rédige le manifeste de la Junte révolutionnaire, appelant le peuple à se soulever contre la dynastie. Prim, suivant la côte méditerranéenne, soulève Valence et la Catalogne. Le 30 septembre, Isabelle II se réfugie en France. Le 8 octobre est constitué le gouvernement provisoire. Présidé par le général Serrano, il comprend des représentants des deux principaux partis : le parti progressiste et le parti unioniste. Aussitôt désigné, ce gouvernement, comme tous les gouvernements, trahit le peuple. A la chute de la monarchie, Fermin Salvochea, fut élu membre de la municipalité de Cadix et commandant du « 2e Bataillon des Volontaires » qu'il avait lui-même organisé. Il savait que le peuple armé, conscient et organisé pour la lutte, est le plus sûr chemin de l'émancipation. Aussi, lorsque le 5 décembre 1868 apparaît, dans les rues de Cadix, l'ordre de désarmer les milices, il appelle le peuple à l'insurrection et prend la tête du mouvement. La lutte dure trois jours, au bout desquels **les membres** du corps diplomatique, résidant dans la ville, demandent aux deux partis de conclure un armistice. Mais le gouvernement de Serrano viole la trêve et envoie une armée de 8 000 hommes pour réduire la révolte. Ces troupes sont sous les ordres du général Antonio Caballero et de Fernandez de Rodas, qui doit sa promotion à la Révolution de septembre. Le peuple de Cadix soutient la lutte jusqu'au 20 décembre, date à laquelle, Salvochea, craignant que la résistance n'entraîne l'arrivée de troupes plus nombreuses, dissout les milices populaires et se rend aux autorités militaires. Les révolutionnaires sont emprisonnés dans les forteresses de Santa Catalina et San Sebastian, situées sur la rive rocheuse de la ville.

Les libertaires **arrêtés**, des politiciens ambitieux et incapables assassinent la révolution. Salvochea est libéré à la suite du vote de l'amnistie pour les prisonniers politiques.

Pendant ce temps, à Madrid, Fanelli, l'émissaire de Bakounine, a donc pris contact avec Fernando Garrido qui l'introduit auprès de jeunes ouvriers typographes et imprimeurs qui fréquentent le « Fomento de las Artes ». C'est au sein de ce petit groupe, où l'on discute des idées de Proudhon et où on lit « La Discusión » de Pi y Margall, que l'ingénieur italien parle de l'Internationale. A ces causeries assiste un jeune militant : Anselmo Lorenzo. De tous ces hommes, seul Tomas Gonzalez Morago (2) connaît quelques rudiments de français, les autres ne comprennent aucune langue étrangère. Tous, cependant, se rallient immédiatement. Mais, Fanelli, à court d'argent, doit repartir pour Barcelone. Il leur laisse plusieurs exemplaires des statuts de « L'Alliance de la Démocratie Sociale », quelques textes de Bakounine et de Herzen. A Madrid vont paraître deux publications bakounistes : « Solidaridad » et plus tard « El Condenado ».

En Andalousie, des groupes se créent à Lora del Rio, Arahal et Arcos de la Frontera, ainsi que dans les petites villes du bassin inférieur du Guadalquivir.

LE SOULEVEMENT FEDERALISTE

Le 1er juin 1869, les « Cortès », issues de la Révolution de septembre, au lieu de proclamer la république, répondant ainsi aux aspirations populaires, adoptent la solution monarchiste par 214 voix contre 56. Emilio Castelar et les républicains modérés se contentent de protester au lieu de recourir à l'unique solution qu'il leur reste : soulever le peuple et prendre la tête de la révolte. Les anarchistes andalous savent qu'il n'y a rien à espérer des Septembristes, occupés à chercher leur roi ; aussi décident-ils d'appuyer le soulèvement fédéraliste qui vient d'éclater en Catalogne. Ce mouvement comptera, dans son ensemble, plus de 40 000 paysans armés. Des chocs violents se produisent avec les troupes primistes, particulièrement à Mataro, Barcelone, Saragosse, Valence et en Andalousie.

Salvochea quitte Cadix à la tête de 600 hommes armés, auxquels s'unirent, à Medina Sidonia, d'autres contingents venus de Jerez, Ubrique et d'autres lieux proches. La lutte de « guerrilla » des fédéralistes contre les troupes gouvernementales échoue après plusieurs batailles, au cours desquelles périssent deux militants anarchistes de grande valeur : Rafael Guillen et Cristobal Bohorquez. Les troupes mercenaires occupent les points stratégiques. Les insurgés se dispersent. Salvochea trouve refuge à Gibraltar, d'où il gagne Paris, puis Londres. Durant son séjour dans la capitale française il fréquente Louise Michel et Rochefort.

Au printemps 1870 est créée en Espagne une société secrète : « l'Alliance de la Démocratie Sociale ». Cet organisme, composé d'anarchistes résolus, a pour but de coordonner l'action de syndicats ouvriers et paysans unis au sein d'une fédération. Son programme : anarchisme en politique, collectivisme en économie, athéisme en religion. Le premier congrès est réuni, en juin 1870, à « l'Ateneo Obrero » de Barcelone. 90 délégués, représentant 150 sociétés provenant de 36 localités, y assistent et se constituent en « Fédération Régionale Espagnole de l'Internationale », adoptant les statuts de la Fédération du Jura.

Farga Pellicer déclare dans son discours d'ouverture : « Nous souhaitons voir finir le régime du Capital, de l'Etat et de l'Eglise, et sur leurs ruines nous voulons construire l'anarchie, libre fédération d'associations libres groupant des travailleurs libres. »

Le 30 décembre 1870, le général Prim meurt assassiné (3). Ainsi disparaît cette forte personnalité, arbitre de la situation politico-sociale de toute cette époque et principal obstacle au triomphe de la Révolution. A la mort de Prim, l'amiral Topete, du trio septembriste Prim-Serrano-Topete, est nommé provisoirement président pour recevoir Amédée de Savoie, qui vient d'être choisi pour occuper le trône d'Espagne, qu'il devra d'ailleurs abandonner le 11 février 1873, à la proclamation de la République.

(1) **J.A. de Mendizabal** : politicien libéral espagnol. Il fit voter la suppression des monastères d'hommes et déclarer biens nationaux les biens du clergé (1790-1853).

(2) **Tomas Gonzalez Morago** : né de père carliste, il fut un brillant militant. Malatesta voyait en lui le plus grand anarchiste espagnol. Encore jeune, il mourut du choléra à la prison de Grenade.

(3) Une douzaine d'hommes déchargèrent leurs armes à travers les portières de sa voiture. Salvochea désigne Paul y Angulo comme l'instigateur de l'assassinat.

La pilule du Pape

Depuis plusieurs semaines, la grande presse bien pensante consacre de longs et filandreux articles à l'Eglise Catholique et au contrôle des naissances. Et chacun de crier au progressisme et de louer l'intelligence de Paul VI, qui convoque les médecins pour parler pilule. L'hypocrisie a toujours été l'ornement le plus rutilant des religions en général, et de la religion catholique, en particulier. Léo-Joseph Suenens, archevêque de Bruxelles nous le rappelle :

« ... Si la pilule est un stérilisant direct, elle sera condamnée. Si elle se borne à régulariser les fonctions naturelles, alors on pourra discuter. » L'église acculée sauve les apparences. Comme cela doit les exciter ces vertueux prélats, de décider du nombre d'enfants que doivent avoir les autres, et de la manière de procéder ! Pour un peu, ils s'y croiraient !

Il existe des femmes catholiques qui ne vont pas avoir l'air fier, avec leurs dix ou quinze enfants, tant pis pour elles, vive « the antibaby pill », la « pilule catholique » que propose le professeur Rock, et n'oublions pas que l'église a permis l'emploi de la méthode Ogino-Knaus parce qu'elle échoue dans la plupart des cas.

Oui, la religion catholique, ce pourrissoir d'hypocrites, a engagé la bataille de la modernité. Voici les papes de choc qui approuvent les grèves asturiennes, voici les hommes atrophiés qui nous enseignent à faire l'amour (il serait, à ce propos, fort intéressant d'opérer un examen graphologique des textes de sermons traitant de ce sujet). Bientôt les gardes suisses seront équipés de hallebardes automatiques, et Paul VI, en « battle-dress », comme Castro, Ben Bella ou Mao, haranguera ses larves du haut des balcons du Vatican. Bientôt, peut-être une encyclique inspirée par l'esprit saint, expliquera aux curés de nos campagnes, l'art de procéder pour transformer les presbytères en cliniques d'avortement.

Que personne ne s'y laisse prendre, ce sont les mêmes qui enseignaient aux esclaves à crever, le cœur empli d'amour pour les maîtres qui les assassinaient, les mêmes aussi qui « faisaient feu » de tout homme libre, les mêmes encore qui bénissaient Franco et encourageaient Hitler, oui, ce sont eux qui, aujourd'hui distribuent les pilules de l'immaculée contraception. Ceux qui fréquentent de trop près les religions, ces putains de l'éternité, y récoltent les sales maladies qui font crever leurs « civilisations ».

Si tous les hommes libres ne s'unissent pas pour lutter sans pitié contre cette racaille malfaisante, le pire est à craindre. Ecrasons ces temples obscurs, conorétions minérales de la bêtise et de l'ignorance, répartissons entre tous les richesses volées au long des siècles par ces abrutis du royaume des cieux, assumons notre destin, soyons enfin des hommes et envoyons ces tristes couillons évangéliser les galaxies.

G. M.

Pour débourrer les crânes...
IL FAUT LIRE
ET FAIRE LIRE
LE MONDE **libertaire**

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2e)

1914-1918

Il y a cinquante ans, le 2 août 1914, éclatait la plus horrible et la plus sordide saloperie qui pouvait échoir au monde. Pour des intérêts financiers, pour des ambitions politiques et militaires, les peuples se voyaient jetés dans la tuerie, qu'on intitulait GUERRE DU DROIT.

Dix millions d'hommes y ont laissé leur vie, mais de plus la guerre a englouti avec eux cette fraternisation des peuples, l'accroissement d'un syndicalisme apolitique et ce potentiel révolutionnaire, qui mettait en péril l'internationalisme des banques et des gouvernants.

Sans doute, l'esprit de révolte, face à toutes les injustices et à tous les crimes, a resurgi de ses cendres, mais 1914-18 (comme toutes les guerres) a marqué d'un recul certain, la marche de l'humain vers sa libération.

Nous avons là la démonstration la plus indiscutable à notre affirmation de toujours, que les vainqueurs des guerres en sont les chefs d'Etat, et les peuples les éternels vaincus.

Au surplus cette guerre, qui devait être la dernière, a établi avec son renouvellement vingt ans plus tard, le mensonge gouvernemental.

Elle n'a rien résolu, elle a découpé arbitrairement l'Europe, elle a laissé un monde moralement et matériellement exsangue, miné par tous les germes d'un conflit futur.

En cette heure où journaux et périodiques voilent de patriotiques mensonges une des pages les plus honteuses de l'histoire de l'Homme, les anarchistes se devaient de porter la vérité comme un fer rouge dans la plaie en faisant la lumière, toute la lumière, sur ces années de sang, de boue et d'animalité, que des valets de salle de rédaction affublent du qualificatif de gloire !

LA GUERRE ET L'INTELLIGENCE

J'AI souvent affirmé que la première victime de la guerre n'était pas la Paix, mais la Liberté.

Je ne crains pas de le répéter ici; avant qu'un coup de canon n'ait retenti, avant qu'une première victime ne soit tombée sur un champ de bataille, la censure est proclamée, l'état de siège est mis en place, la parole est baillonnée, le droit de réunion est interdit, et les moindres actes du moindre individu se voient l'objet de représailles en raison des intérêts supérieurs d'un ordre liberticide.

Le plus tristement comique est que ce langage et ce comportement invoquent la défense de cette liberté, violée par ceux-là m:me qui nous invitent à mourir pour elle.

●

Mais ce que je dis de la Liberté, je puis aussi le dire de l'Intelligence.

Il faut avoir vécu les heures qui précèdent les guerres, et avoir gardé un minimum de contrôle et de lucidité, pour réaliser le souffle de panique qui balaie les hommes et la chute vertigineuse de toute raison, de tout esprit critique et même de la logique la plus élémentaire.

Les fabulations qui auraient fait hausser les épaules, huit jours plus tôt, les légendes qui feraient rire un mort sont écoutées, commentées, colportées avec un sérieux déconcertant à qui se tient à l'écart de ce vent de démence.

Les invraisemblances les plus notoires, les racontars éculés, usés jusqu'à la corde, que l'on croyait relégués pour toujours au magasin des vieilles lunes, les reportages tellement stupides que des générations en avaient fait des gorges chaudes durant des lustres sont replâtrés et jetés sur le marché avec un égal succès.

Tout ce que 1914 avait commis de pompiérisme barbare, distillé de crétinisme chauvin, 1939 l'a repris à son compte.

C'était à pleurer de rage que vingt ans de dénonciation d'une aussi pitoyable stupidité n'aient servi à rien, qu'en vain des hommes de cœur et de raison aient prêché dans le vide.

Ceux-là même qui semblaient avoir compris et pouvoir faire obstacle à tant de sottises, de folies et de crimes ont été balayés comme fétu de paille dans le désarroi général.

L'on pourrait expliquer cette faillite de l'Intelligence en raison de celle de la Liberté.

L'homme qui cesse d'être libre peut-il penser encore ?

Mais non ! Avant même qu'il ne soit frappé par les lois en cours, avant même qu'il n'y ait rapport de causalité entre sa Liberté et son entendement, l'individu moyen cède à la guerre qui n'est pas encore là, mais dont l'annonce le ravale au degré d'animalité dont il s'était hissé à grand-peine.

A la promesse de la satisfaction de ses instincts les plus bas, son intellect démissionne; devant la peur de la mort présente et toute proche, sa paresse refuse de raisonner, de soupeser ce qu'on lui offre et de savoir encore dire non.

Il accepte.

Comment n'accepterait-il pas le mensonge, le stupide, l'invraisemblable, quand il accepte de mourir ? De mourir sans savoir pour qui, sans savoir pourquoi ?

Ce crime de lèse-intelligence, la guerre de 1914-18 n'en a pas été plus exempte que ses devancières et que celles qui la suivront.

Si sa stupidité a été élevée à la hauteur d'un symbole, c'est en raison de l'étendue de ses sottises qui ont été de pair avec celle de ses massacres, et, d'autre part, parce que, éclatant au seuil de ce vingtième siècle qui avait rêvé la fraternité universelle, elle nous apparaît plus honteuse et plus impardonnable de tant de renoncements.

Si sa stupidité nous révolte, c'est parce qu'elle porte la paternité de toutes les stupidités qui y ont fait suite.

Stupidité de l'esprit ancien combattant qui a déferlé sur le monde, qui s'est glorifié de ses blessures et de ses crimes, qui a hissé au pouvoir dans son inconsciente vanité les responsables du massacre à la tête d'une chambre bleu horizon.

Stupidité de l'esprit ancien combattant qui souffletait les pacifistes assez conscients pour ne pas se découvrir devant hymnes guerriers, stupidité qui, de l'autre côté de l'Atlantique, menait deux innocents à la chaise électrique, après sept ans de calvaire.

Stupidité d'une classe de parvenus, absorbée par sa cupidité, enrichie de la guerre et à qui la classe ouvrière n'a pas eu le courage de demander des comptes.

Stupidité de la masse allant acclamer les défilés d'une armée qui avait fait fusiller pour l'exemple ses fils et ses frères.

Stupidité d'un traité dit de Paix, véritable coupe-gorge des vainqueurs, tailladant l'Europe dans un délire de mégalomanes, sans souci des peuples et de l'avenir. Traité criminel dont Hitler devait être le fils naturel et la Seconde Guerre mondiale l'inéluctable aboutissement.

Stupidité actuelle d'une génération qui renonce et qui noie son vide dans le rythme du Yé-Yé et de toutes les autres fadaises exaltées par les Pouvoirs publics et par ceux qui font carrière dans la noble vente du papier journal.

Aujourd'hui encore l'héritage de 1914-18 pèse sur nous, et pour nous s'impose plus âprement et plus clairement que jamais le choix entre la Guerre et l'Intelligence :

● **Ou la première triomphera avec son cortège de violences, de force de frappe, de dictatures et, pour aboutissement, la fin de la planète et de l'Humanité,**

● **Ou ce sera la victoire de l'Intelligence dans un monde libre ou la grande fédération des hommes aura banni les sequelles guerrières et dominatrices du passé.**

LES ANARCH
DURANT LA

PEUT-ON examiner le comportement d'un groupe d'hommes, dans un temp donné, sans faire l'étude générale des événements et du comportement de tous Il apparaît indispensable de rappeler rapidement le climat qui présida à la déclaration de guerre de 1914.

Aspect politique

En **Autriche-Hongrie** (pays artificiel composé de deux ethnies) un impérialisme autocratique et belliqueux règne en la personne de François-Joseph qui rêve d'hégémonie et s'est déjà annexé la Bosnie et l'Herzegovine.

En **Serbie**, composée de Slaves, l'opposition à la dictature autrichienne devait se concrétiser par l'attentat de Sarajevo dont on tirera prétexte pour le déclenchement de la guerre mondiale.

En **Russie**, où un régime anachronique règne encore en contradiction avec un mouvement ouvert aux idées nouvelles (la révolution de 1905 a ébranlé à jamais le tzarisme) on s'émeut du développement industriel de l'Allemagne et l'on veut s'opposer à une expansion possible du pangermanisme.

En **Allemagne** le gouvernement se grise de la puissance qui s'étend aussi bien dans le domaine militaire, où l'on entretient à grands frais une armée puissante, que dans le domaine industriel et commercial.

L'**Angleterre** ne saurait voir d'un bon œil cette puissance nouvelle qui risque de la concurrencer, sinon de l'éclipser, sur le marché mondial.

En **France** le mouvement social se développe dangereusement pour le pouvoir dans le même temps où la réaction et le bellicisme accèdent à la présidence de la République en la personne de Raymond Poincaré, l'homme de la revanche.

Telle était en gros la situation.

Mais sans doute un autre facteur que les rivalités politiques, économiques et militaires concourait à ouvrir les hostilités et à en préparer dans l'ombre le déclenchement, ainsi que s'y sont employés les politiciens de tous pays.

L'internationalisme

Ce danger pour les gouvernants, danger qu'il fallait anéantir et noyer dans la guerre, c'est cet éveil à la conscience de tous les travailleurs, ce dénoncement des idoles patries, et la tenue de nombreux congrès internationaux où, par-dessus les frontières, ils s'emploient à conjuguer leurs efforts.

Assez timides et réformistes à leur début, ces congrès vont se montrer de plus en plus catégoriques, ne se contentant plus d'appeler l'attention sur le sort des travailleurs, mais dénonçant les causes et envisageant l'avènement d'un monde sans classe.

D'une part, les socialistes divisés en allemanistes, guesdistes, blanquistes, broussistes ne se grouperont que tardivement en un parti unique toujours tiraillé entre les réformistes et les révolutionnaires.

D'autre part, et combien plus solides, les syndicalistes vont jeter les bases d'une future structure sociale.

Faits à signaler, alors que dans presque tous les pays, les seconds n'ont qu'un rôle revendicatif et s'alignent pratiquement sur les premiers, en France la C.G.T. conserve une totale autonomie et refuse à limiter son rôle à des revendications pécuniaires et à laisser aux politiques la résolution des problèmes sociaux.

Face à celui de la guerre dont divers incidents annoncent la menace, les uns comme les autres préconisent le boycott de la tuerie par la grève générale, la paralysie du pouvoir dans chaque Etat, la prise des organismes centraux : chemins de fer, P.T.T., ministères, etc.

La grande faillite

Tels étaient encore les mots d'ordre du parti socialiste et de la C.G.T. à la veille de la guerre.

Le congrès de celui-là, tenu les 14, 15 et 16 juillet 1914 concluait ainsi ses débats :

« *Entre tous les moyens employés pour prévenir et empêcher la guerre et pour imposer aux gouvernants le recours à l'arbitrage, le Congrès considère comme particulièrement efficace la grève générale ouvrière simultanément et internationalement organisée dans les pays intéressés, ainsi que l'agitation et l'action populaires sous les formes les plus actives.* »

Deux jours avant la guerre, syndicalistes et socialistes s'élevaient encore contre la possibilité d'une pareille monstruosité.

Et brusquement, sans transition, peur ou ambition, les leaders démissionnaient.

Le programme qui consistait à sauter dans les ministères est à moitié réalisé, on le fait bien, mais ce n'est plus pour paralyser le pays, couper les communications, rendre l'Etat impuissant à réaliser son mauvais coup, mais simplement pour y trouver un fauteuil doré à la taille d'un Guesde, d'un Sembat ou d'un Jouhaux.

Certes, quelques-uns sauveront l'honneur, mais pour un Merrheim ou un Monatte en France, un Liebknecht ou une Rosa Luxembourg en Allemagne, un Douchan Popovitch ou un Laptchevitch en Serbie, combien de Vandervelde, de Renaudel, d'Albert Thomas, de Compère Morel ou de Marcel Cachin ?

Les anarchistes

Dans cette débâcle générale quel est le rôle des anarchistes ?

Dans l'article ci-contre, il est traité de la faillite de l'Intelligence devant la Guerre ; le désarroi qui a frappé tous les hommes a-t-il épargné les anarchistes ?

Il serait vain et faux de prétendre qu'ils y aient tous échappé.

Nous ne sommes pas des surhommes et si nous avons le privilège de raisonner plus sainement que le commun de nos semblables, ce n'est pas en raison d'une supériorité particulière, mais simplement parce que, affranchis des préjugés religieux et politiques, nous n'avons pas le souci de nous aligner sur les uns ou les autres et de justifier ceux-ci ou ceux-là.

A cet égard les anarchistes se devaient

Le Manifeste des Seize

DE divers côtés, des voix s'élèvent pour demander la paix immédiate. Assez de sang versé, assez de destruction, dit-on, il est temps d'en finir d'une façon ou d'une autre. Plus que personne et depuis bien longtemps, nous avons été dans nos journaux, contre toute guerre d'agression entre les peuples et contre le militarisme, de quelque casque impérial ou républicain qu'il s'affuble. Aussi serions-nous enchantés de voir les conditions de paix discutées — si cela se pouvait — par les travailleurs européens, réunis en un congrès international. D'autant plus que le peuple allemand s'est laissé tromper en août 1914, et s'il a cru réellement qu'on le mobilisait pour la défense de son territoire, il a eu le temps de s'apercevoir qu'on l'avait trompé pour le lancer dans une guerre de conquêtes.

En effet, les travailleurs allemands, du moins dans leurs groupements, plus ou moins avancés, doivent comprendre maintenant que les plans d'invasion de la France, de la Belgique, de la Russie avaient été préparés de longue date et que, si cette guerre n'a pas éclaté en 1875, en 1886, en 1911 ou en 1913, c'est que les rapports internationaux ne se présentaient pas alors sous un aspect aussi favorable et que les préparatifs militaires n'étaient pas assez complets pour promettre la victoire à l'Allemagne (lignes stratégiques à compléter, canal de Kiel à élargir, les grands canons de siège à perfectionner). Et maintenant, après 20 mois de guerre et de pertes effroyables, ils devraient bien s'apercevoir que les conquêtes faites par l'armée allemande ne pourront être maintenues. D'autant plus qu'il faudra reconnaître ce principe (déjà reconnu par la France en 1859, après la défaite de l'Autriche) que c'est la population de chaque territoire qui doit exprimer si elle consent ou non à être annexée.

Si les travailleurs allemands commencent à comprendre la situation comme nous la comprenons, et comme la comprend déjà une faible minorité de leurs social-démocrates — et s'ils peuvent se faire écouter par leurs gouvernants — il pourrait y avoir un terrain d'entente pour un commencement de discussion concernant la paix. Mais alors ils devraient déclarer qu'ils se refusent absolument à faire des annexions, ou à les approuver ; qu'ils renoncent à la prétention de prélever des « contributions » sur les nations envahies, qu'ils reconnaissent le devoir de l'Etat allemand de réparer, autant que possible, les dégâts matériels causés par les envahisseurs chez leurs voisins, et qu'ils ne prétendent pas leur imposer des conditions de sujétion économique, sous le nom de traités commerciaux. Malheureusement, on ne voit pas, jusqu'à présent, des symptômes de réveil, dans ce sens, du peuple allemand.

On a parlé de la conférence de Zimmerwald, mais il a manqué à cette conférence l'essentiel : la représentation des travailleurs allemands. On a aussi fait beaucoup de cas de quelques rixes qui ont eu lieu en Allemagne, à la suite de la cherté des vivres. Mais on oublie que de pareilles rixes ont toujours eu lieu pendant les grandes guerres, sans en influencer la durée. Aussi, toutes les dispositions prises, en ce moment, par le gouvernement allemand, prouvent-elles qu'il se prépare à de nouvelles agressions au retour du printemps. Mais comme il sait aussi qu'au printemps les Alliés lui opposeront de nouvelles armées, équipées d'un nouvel outillage, et d'une artillerie bien plus puissante qu'auparavant, il travaille aussi à semer la discorde au sein des populations alliées. Et il emploie, dans ce but, un moyen aussi vieux que la guerre elle-même : celui de répandre le bruit d'une paix prochaine, à laquelle il n'y aurait, chez les adversaires, que les militaires et les fournisseurs des armées pour s'y opposer. C'est à quoi s'est appliqué Bulow, avec ses secrétaires, pendant son dernier séjour en Suisse.

Mais à quelles conditions suggère-t-il de conclure la paix ?

La « Neue Zuercher Zeitung » croit savoir — et le journal officiel, la « Norddeutsche Zeitung » ne la contredit pas — que la plupart de la Belgique serait évacuée, mais à la condition de donner des gages de ne pas répéter ce qu'elle a fait en août 1914, lorsqu'elle s'opposa au passage des troupes allemandes. Quels seraient ces gages ? Les mines de charbon belges ? Le Congo ? On ne le dit pas. Mais on demande déjà une forte contribution annuelle. Le territoire conquis en France serait restitué, ainsi que la partie de la Lorraine où on parle français. Mais en échange, la France transférerait à l'Etat allemand tous les emprunts russes, dont la valeur se monte à dix-huit milliards. Autrement dit, une contribution de dix-huit milliards, qu'auraient à rembourser les travailleurs agricoles et industriels français, puisque ce sont eux qui paient les impôts. Dix-huit milliards pour racheter dix départements, que, par leur travail, ils avaient rendus si riches et si opulents, et qu'on leur rendra ruinés et dévastés...

Quant à savoir ce que l'on pense en Allemagne des conditions de la paix, un fait est certain : la presse bourgeoise prépare la nation à l'idée de l'annexion pure et simple de la Belgique et des départements du nord de la France. Et il n'y a pas, en Allemagne, de force capable de s'y opposer. Les travailleurs qui auraient dû élever leur voix contre les conquêtes, ne le font pas. Les ouvriers syndiqués se laissent entraîner par la fièvre impérialiste, et le parti social

STES ET L'INTERNATIONALE
UERRE DE 1914

Cette page a été réalisée par Maurice LAISANT

de refuser les prétextes par lesquels on prétendait faire accepter la guerre.

Tous nos théoriciens en avait démonté et démontré le mécanisme, ils avaient crevé le paravent des guerres défensives ou de droit, pour démasquer les intérêts et les ambitions qu'elles camouflent; ils avaient rappelé que les travailleurs, n'ayant pas de patrie, n'en ont pas à défendre; ils avaient prôné l'internationalisme et la solidarité ouvrière face aux aventures sordides et criminelles où les généraux et les chefs d'Etat entraînent les peuples.

Sans attache d'aucune sorte, plus et mieux que les socialistes (empêtrés dans les compromissions parlementaires), plus et mieux que les syndicalistes dont ils étaient le ferment le plus sûr, les anarchistes se devaient d'être les irréductibles ennemis de toutes guerres.

Deux questions se posent :

— *Que pouvaient-ils faire ?*

— *Qu'ont-ils fait ?*

Que pouvaient-ils faire ? Ramenés à leurs seules forces, après la trahison des leaders syndicaux, l'abandon des socialistes, qui pouvaient leur apporter l'appoint d'un mouvement parallèle, ils ne pouvaient prétendre à une action d'envergure capable de contrecarrer l'immonde fléau.

Qu'ont-ils fait ? Ici il est bon de reprendre l'Histoire, généreuse sur la publicité faite aux quelques théoriciens qui ont cédé au vent de folie, autant qu'avare de commentaires sur la dénonciation des responsabilités de la guerre et l'appel pour faire cesser le carnage, suivi par le plus grand nombre de nos militants.

Ne sont-ce pas les nôtres qui forment la plus large proportion des réfractaires, des déserteurs et des insoumis ?

Sans doute exista-t-il au début de 1916 le trop fameux manifeste des Seize (1) (revêtu de 15 signatures, le nom d'une ville ayant été pris pour celui d'un camarade), mais si ce libellé qui avait vu le jour sur l'instigation de Jean Grave, repoussait l'éventualité d'une paix prochaine, n'oublions pas qu'il faisait réponse à la déclaration des internationalistes réfugiés à Londres et qui maintenait la position anarchiste de toujours (2).

Rappelons aussi qu'une nouvelle déclaration de ces mêmes internationalistes (3) vint réfuter comme il convenait les arguments du manifeste des Seize.

Sébastien Faure

En France, Sébastien Faure (qui a refusé de joindre sa signature à celles de ses compagnons d'hier, dont les positions oscillent avec la guerre), rédige avec les militants restés antimilitaristes un contre-manifeste, que la censure blanchira avec le même zèle que la presse en a mis à donner une place d'honneur au manifeste.

Rappelons certains de ces termes :

« *Aux conférences internationales des dirigeants qui disposent à leur fantaisie des peuples comme de dociles troupeaux, nous pensons qu'on doit opposer une conférence internationale des travailleurs du monde entier. Déjà, en septembre* 1915, *s'esquissa, à Zimmerwald, une première tentative en ce sens, et nous applaudîmes en son temps à ce premier effort. Mais ce n'était encore là qu'une ébauche. Cet effort sera renouvelé et il doit atteindre l'ampleur que comporte la gravité des circonstances... Les organisations des travailleurs de tous les pays doivent dès aujourd'hui... se hâter de constituer un congrès mondial du prolétariat dont l'œuvre sera tout d'abord d'exiger la cessation des hostilités, et le désarmement immédiat et définitif des nations.* »

Une vingtaine de signatures (surtout de syndicalistes, mais aussi du peintre Signac) accompagnait celle de Sébastien Faure.

Quelques mois plus tôt il avait édité et diffusé un tract faisant écho à Liebknecht, dont il approuvait totalement la position et le courage (4).

« *Vers la Paix. Appel aux socialistes, syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes.* »

Il disait notamment :

« *S'il n'a pas été en notre pouvoir d'empêcher la calamité, et ce sera le regret et la honte de notre génération, ah ! puissions-nous du moins en arrêter au plus tôt les suites désastreuses, et ce sera notre joie et notre réhabilitation !*

« *Encore une fois le devoir est là : impérieux, indiscutable, sacré !...*

« *... Plus que jamais ennemi de la guerre, plus que jamais attaché à la Paix, je ne puis servir la cause à laquelle j'ai voué ma vie qu'en tentant d'abréger la guerre et de hâter la Paix.*

« *Je m'y décide.*

« *Quels que soient les risques à courir, j'aime mieux les affronter que de renier tout mon passé — ma seule fierté et ma seule richesse et de traîner une vieillesse impuissante et déshonorée.* »

Ce tract qui devait connaître un succès assez remarquable, fut diffusé jusque sur le front.

C'est alors que Malvy fit convoquer Sébastien Faure et lui déclara que ceux qui dans les tranchées le lisaient et le faisaient circuler devaient être envoyés dans les missions d'où l'on ne revient pas.

Il donna sa parole qu'une telle mesure ne serait pas appliquée si en retour notre camarade interrompait sa campagne antiguerrière.

Notre vieux compagnon ne voulant pas engager d'autres que lui-même dans le danger (et là ce danger était la mort) se vit contraint de céder à la demande du ministre.

Cependant s'il cesse la lutte clandestine des tracts (qui échappaient au contrôle de la censure) il animera un organe pacifiste : « **Ce qu'il faut dire** » où de rares vérités se feront jour en dépit des ciseaux d'Anastasie.

De plus, en pleine guerre il continuera à faire entendre sa voix. (Rappelons le meeting du 23 septembre 1917, interdit par la police, et maintenu par les syndicats des Terrassiers, du Bâtiment et des Charpentiers).

« Le Libertaire »

D'autre part « **Le Libertaire** » poursuit une vie sporadique et clandestine sous l'impulsion de quelques camarades dont Pierre-Martin, Louis Lecoin et Le Meillour.

Rappelons que Louis Lecoin a passé la plus large partie de la guerre en prison pour son action antimilitariste.

De leur côté les camarades individualistes sont unanimes à condamner la guerre : Han Ryner, Armand, Mauricius, garderont la tête froide.

De même les néo-malthusiens avec Devaldès et Eugène Humbert.

Rappelons ce passage prophétique d'une lettre de Han Ryner datée du 19 août 1914 :

« *L'Allemagne sera vaincue à moins que...*

« *Mais éviter la défaite ce n'est éviter que des ennuis. Le malheur à éviter c'était la guerre. Et j'ai bien peur que, là, Guillaume ne soit pas le seul coupable.* »

Et publiquement, sous le couvert littéraire et historique, il condamnera et la guerre et ceux qui la fomentent, notamment le dimanche 20 mai 1917 où il traitait du sujet : « **La gloire littéraire et la gloire militaire** ».

Egalement il mènera campagne pour les camarades emprisonnés : affaire Gaston Rolland, affaire Emile Armand.

Ce dernier lancera un tract non signé et naturellement clandestin (dont la longueur ne nous permet pas la reproduction [5]) et qui le montre fidèle à son idéal passé.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure que les anarchistes, dans leur grande majorité, sont demeurés antimilitaristes durant la tourmente.

Pour ceux qui se sont laissé bousculer par les événements, il importe de les distinguer des socialistes.

Si leur position fut une erreur. Et quelle erreur ! elle ne fut jamais un calcul ou une trahison.

A aucun d'eux, elle n'apportera une prébende, un privilège, un poste honorifique.

Tandis que les ministres socialistes se pavanaient, trônaient et se compromettaient avec la réaction, le libertaire Malato (logique avec lui-même) s'engageait alors qu'il en avait passé l'âge.

Mais la réflexion qui s'impose à l'esprit est celle-ci :

Si les anarchistes, dans leur ensemble, n'ont pas cédé à la panique générale, ils le doivent à l'individualisme qui fait le fond de leur idéologie à quelque tendance qu'ils appartiennent.

Considérant l'individu comme la cellule initiale de toute collectivité, ils font passer toute question par le jugement de l'individu.

N'ayant pas d'idoles, ne suivant pas de meneurs, ils conservent en toute circonstance, l'esprit critique qui fait défaut à ceux qui n'ont d'autres opinions que celles de leurs maîtres à penser.

Se référant en dernier ressort à leur propre conscience, on ne les verra pas agir aveuglément selon les ordres (ou même les indications) de leaders, d'oracles ou de chefs de file.

Cette conception, ce respect de l'homme (et en premier lieu cette considération que l'homme a de lui-même), cette philosophie qui nous a écartés de tant de dangers est à la fois notre fierté et notre espérance.

(1) On en trouve le texte intégral dans cette page.

(2) Elle figure dans ce numéro (p. 12) à la rubrique « Classiques de l'anarchie ».

(3) On en trouve également le texte intégral dans cette page.

(4) La place nous manque ici pour parler de la conférence de *Zimmerwald* qui sauva l'honneur de l'internationalisme.

(5) Ce texte est reproduit dans le livre qui vient d'être édité sur E. Armand, en vente, 3, rue Ternaux.

démocrate, trop faible pour influencer les décisions du gouvernement concernant la paix, même s'il représentait une masse compacte — se trouve divisé, sur cette question, en deux partis hostiles, et la majorité du parti marche avec le gouvernement. L'Empire allemand, sachant que ses armées sont, depuis dix-huit mois, à 90 km de Paris, et soutenu par le peuple allemand dans ses rêves de conquêtes nouvelles, ne voit pas pourquoi il ne profiterait pas des conquêtes déjà

évrier 1916)

faites. Il se croit capable de dicter des conditions de paix qui lui permettraient d'employer les nouveaux milliards de contribution à de nouveaux armements, afin d'attaquer la France quand bon lui semblera, lui enlever ses colonies, ainsi que d'autres provinces, et de ne plus avoir à craindre sa résistance.

Parler de paix en ce moment, c'est faire précisément le jeu du parti ministériel allemand, de Bülow et de ses agents. Pour notre part, nous nous refusons absolument à partager les illusions de quelques-uns de nos camarades, concernant les dispositions pacifiques de ceux qui dirigent les destinées de l'Allemagne. Nous préférons regarder le danger en face et chercher ce qu'il y a à faire pour le parer. Ignorer ce danger, serait l'augmenter.

En notre profonde conscience, l'agression allemande était une menace — mise à exécution — non seulement contre nos espoirs d'émancipation, mais contre toute évolution humaine. C'est pourquoi nous, anarchistes, nous antimilitaristes, nous, ennemis de la guerre, nous, partisans passionnés de la paix et de la fraternité des peuples, nous nous sommes rangés du côté de la résistance et nous n'avons pas cru devoir séparer notre sort de celui du reste de la population. Nous ne croyons pas nécessaire d'insister que nous aurions préféré voir cette population prendre, en ses propres mains, le soin de sa défense. Ceci ayant été impossible, il n'y avait qu'à subir ce qui ne pouvait être changé. Et avec ceux qui luttent, nous estimons que, à moins que la population allemande, revenant à de plus saines notions de la justice et du droit, renonce enfin à servir plus longtemps d'instrument aux projets de domination politique pangermaniste, il ne peut être question de paix. Sans doute, malgré la guerre, malgré les meurtres, nous n'oublions pas que nous sommes internationalistes, que nous voulons l'union des peuples, la disparition des frontières. Et c'est parce que nous voulons la réconciliation des peuples, y compris le peuple allemand, que nous pensons qu'il faut résister à un agresseur qui représente l'anéantissement de tous nos espoirs d'affranchissement.

Parler de paix tant que le parti qui, pendant quarante-cinq ans, a fait de l'Europe un vaste camp retranché, est à même de dicter ses conditions, serait l'erreur la plus désastreuse que l'on puisse commettre. Résister et faire échouer ses plans, c'est préparer la voie à la population allemande restée saine et lui donner les moyens de se débarrasser de ce parti. Que nos camarades allemands comprennent que c'est la seule issue avantageuse aux deux côtés et nous sommes prêts à collaborer avec eux. **28 février 1916.**

Pressés par les événements de publier cette déclaration, lorsqu'elle fut communiquée à la presse française et étrangère, quinze camarades seulement, dont les noms suivent, en avaient approuvé le texte :

Christian Cornelissen, Henri Fuss, Jean Grave, Jacques Guérin, Pierre Kropotkine, A. Laisant, F. Le Lève (Lorient), Charles Malato, Jules Moineau (Liège), Ant. Orilla (Hussein Dey (Algérie), M. Pierrot, Paul Reclus, Richard (Algérie), Tchikawa (Japon), W. Tcherkesoff.

DÉCLARATION ANARCHISTE DE LONDRES (AVRIL 1916)

Réponse du Groupe Anarchiste International de Londres au Manifeste des Seize

VOICI bientôt deux ans que s'est abattu sur l'Europe le plus terrible fléau qu'ait enregistré l'histoire, sans qu'aucune action efficace soit venue entraver sa marche. Oublieux des déclarations de naguère, la plupart des chefs des partis les plus avancés, y compris la plupart des dirigeants des organisations ouvrières — les uns par lâcheté, les autres par manque de conviction, d'autres encore par intérêt — se sont laissé absorber par la propagande patrotique, militariste et guerriste, qui, dans chaque nation belligérante, s'est développée avec une intensité que suffisent à expliquer la situation et la nature de la période que nous traversons.

Quant au peuple, dans sa grande masse, dont la mentalité est faite par l'école, l'église, le régiment, la presse, c'est-à-dire ignorant et crédule, dépourvu d'initiative, dressé à l'obéissance et résigné à subir la volonté des maîtres qu'il se donne, depuis celle du législateur, jusqu'à celle du secrétaire de syndicat, il a, sous la poussée des bergers d'en haut et d'en bas réconciliés dans la plus sinistre des besognes, marché sans rébellion à l'abattoir, entraînant par la force de son inertie même les meilleurs parmi lui, qui n'évitaient la mort au poteau d'exécution qu'en risquant la mort sur le champ de carnage.

Toutefois, dès les premiers jours, dès avant la déclaration de guerre même, les anarchistes de tous les pays, belligérants ou neutres, sauf quelques rares exceptions, en nombre si infime, qu'on pouvait les considérer comme négligeables, prenaient nettement le parti contre la guerre. Dès le début, certains des nôtres, héros et martyrs qu'on connaîtra plus tard, ont choisi d'être fusillés, plutôt que de participer à la tuerie; d'autres expient dans les geôles impérialistes ou républicaines, le crime d'avoir protesté et tenté d'éveiller l'esprit du peuple.

Avant la fin de l'année 1914, les anarchistes lançaient un manifeste qui avait recueilli l'adhésion de camarades du monde entier, et que reproduisirent nos organes dans les pays où ils existaient encore. Ce manifeste montrait que la responsabilité de l'actuelle tragédie incombait à tous les gouvernants sans exception et aux grands capitalistes, dont ils sont les mandataires, et que l'organisation capitaliste et la base autoritaire de la société sont les causes déterminantes de toute guerre. Et il venait dissiper l'équivoque créée par l'attitude de ces quelques « anarchistes guerristes », plus bruyants que nombreux, d'autant plus bruyants que, servant la cause du plus fort, leur ennemi d'hier, notre ennemi de toujours, l'Etat, il leur était permis, à eux seuls, de s'exprimer ouvertement, librement.

Des mois passèrent, une année et demie s'écoula et ces renégats continuaient paisiblement, loin des tranchées, à exciter au meurtre stupide et répugnant, lorsque, le mois dernier, un mouvement en faveur de la paix commençant à se préciser, les plus notoires d'entre eux, jugèrent devoir accomplir un acte retentissant, à la fois dans le dessein de contrecarrer cette tendance à imposer aux gouvernants la cessation des hostilités, et pour que l'on pût croire, et faire croire, que les anarchistes s'étaient ralliés à l'idée et au fait de la guerre.

Nous voulons parler de cette déclaration publiée à Paris, dans « La Bataille » du 14 mars, signée de Christian CORNELISSEN, Henri FUSS, Jean GRAVE, Jacques GUERIN, Hussein DEY, Pierre KROPOTKINE, A. LAISANT, F. LEVE, Charles MALATO, Jules MOINEAU, Ant. ORFILA, M. PIERROT, Paul RECLUS, RICHARD, S. SHIKAWA, M. TCHERKESOFF, et à laquelle a applaudi naturellement la presse réactionnaire.

Il nous serait facile d'ironiser à propos de ces camarades d'hier, voire de nous indigner du rôle joué par eux, que l'âge ou leur situation particulière, ou encore leur résidence, met à l'abri du fléau et qui, cependant, avec une inconscience ou une cruauté que même certains conservateurs de l'ordre social actuel n'ont pas, osent écrire, alors que de tous côtés se sent la lassitude et pointe l'aspiration vers la paix, osent écrire disons-nous, que « **parler de paix à l'heure présente serait l'erreur la plus désastreuse que l'on puisse commettre** » et qui tranchent : « **Avec ceux qui luttent, nous estimons qu'il ne peut être question de paix.** » Or nous savons, et ils n'ignorent pas non plus, ce que pensent « ceux qui luttent ». Nous savons ce que désirent « ceux qui vont mourir » pour mieux dire ; tout en nous ne dissimulant pas que les causes qui engendrent leur faiblesse, les entraîneront peut-être à mourir sans qu'ils aient tenté le geste qui les sauverait. Nous, nous laissons ces camarades d'hier à leurs nouvelles amours.

Mais ce que nous voulons, ce à quoi nous tenons essentiellement, c'est protester contre la tentative qu'ils font, d'englober, dans l'orbite de leurs pauvres spéculations néo-étatistes, le mouvement anarchiste mondial et la philosophie anarchiste elle-même ; c'est protester contre leur essai de solidariser avec leur geste, aux yeux du public non éclairé, l'ensemble des anarchistes restés fidèles à un passé qu'ils n'ont aucune raison de renier, et qui croient, plus que jamais, à la vérité de leurs idées.

Les anarchistes n'ont pas de leaders, c'est-à-dire pas de meneurs. Au surplus, ce que nous venons affirmer ici, ce n'est

● *Lire la suite en page 8.*

Déclaration DE LONDRES

(Suite de la page 7)

pas seulement que ces seize signataires sont l'exception, et que nous sommes le nombre, ce qui n'a qu'une importance relative, mais bien que leur geste et leurs affirmations ne peuvent en rien se rattacher à notre doctrine dont ils sont, au contraire, la négation absolue.

Ce n'est pas ici le lieu de détailler, phrase par phrase, cette Déclaration, pour analyser et critiquer chacune de ses affirmations. D'ailleurs elle est connue.

Qu'y trouve-t-on ? Toutes les niaiseries nationalistes que nous lisons, depuis près de deux années, dans une presse prostituée, toutes les naïvetés patriotiques dont ils se gaussaient jadis, tous les clichés de politique extérieure avec lesquels les gouvernements endorment les peuples. Les voilà dénonçant un impérialisme qu'ils ne découvrent maintenant que chez leurs adversaires. Comme s'ils étaient dans le secret des ministères, des chancelleries et des états-majors, ils jonglent avec les chiffres d'indemnités, évaluent les forces militaires et refont, eux aussi, ces ex-contempteurs de l'idée de patrie, la carte du monde sur la base du « droit des peuples » et du « principe des nationalités ». Puis, ayant jugé dangereux de parler de paix, tant qu'on n'a pas, pour employer la formule d'usage, écrasé le seul militarisme prussien, ils préfèrent regarder le danger en face, loin des balles. Si nous considérons synthétiquement, plutôt, les idées qu'exprime leur Déclaration, nous constatons qu'il n'y a aucune différence entre la thèse qui y est soutenue et le thème habituel des partis d'autorité groupés, dans chaque nation belligérante, en « Union Sacrée ». Eux aussi, ces anarchistes repentis, sont entrés dans l' « Union Sacrée » pour la défense des fameuses « libertés acquises », et ils ne trouvent rien de mieux, pour sauvegarder cette prétendue liberté des peuples, dont ils se font les champions, que d'obliger l'individu à se faire assassin et à se faire assassiner pour le compte et au bénéfice de l'Etat. En réalité, cette Déclaration n'est pas l'œuvre d'anarchistes. Elle fut écrite par des étatistes qui s'ignorent, mais par des étatistes. Et rien, par cette œuvre inutilement opportuniste, ne différencie plus ces ex-camarades des politiciens, des moralistes et des philosophes de gouvernement, à la lutte contre lesquels ils avaient voué leur vie.

Collaborer avec un Etat, avec un gouvernement, dans sa lutte, fût-elle même dépourvue de violence sanguinaire, contre un autre Etat, contre un autre gouvernement, choisir entre deux modes d'esclavage, qui ne sont que superficiellement différents, cette différence superficielle étant le résultat de l'adaptation des moyens de gouvernement à l'état d'Evolution auquel est parvenu le peuple qui y est soumis, voilà, certes, qui n'est pas anarchiste. A plus forte raison, lorsque cette lutte revêt l'aspect particulièrement ignoble de la guerre. Ce qui a toujours différencié l'anarchiste des autres éléments sociaux dispersés dans les divers partis politiques, dans les diverses écoles philosophiques ou sociologiques, c'est la répudiation de l'Etat, faisceau de tous les instruments de domination, centre de toute tyrannie ; l'Etat qui est, par sa destination, l'ennemi de l'individu, pour le triomphe de qui l'anarchisme a toujours combattu, et dont il est fait si bon marché dans la période actuelle, par les défenseurs du « Droit » également situés, ne l'oublions pas, de chaque côté de la frontière. En s'incorporant à lui, volontairement, les signataires de la Déclaration ont, en même temps, renié l'anarchisme.

Nous autres, qui avons conscience d'être demeurés dans la ligne droite d'un anarchisme dont la vérité ne peut avoir changé du fait de cette guerre, guerre prévue depuis longtemps, et qui n'est que la manifestation suprême de ces maux que sont l'Etat et le Capitalisme, nous tenons à nous désolidariser d'avec ces camarades qui ont abandonné leurs idées, nos idées, dans une circonstance où, plus que jamais, il était nécessaire de les proclamer haut et ferme.

Producteurs de la richesse sociale, prolétaires manuels et intellectuels, hommes de mentalité affranchis, nous sommes, de fait et de volonté, des « sans patrie ». D'ailleurs, patrie, n'est que le nom poétique de l'Etat. N'ayant rien à défendre, pas même des « libertés acquises » que ne saurait nous donner l'Etat, nous répudions l'hypocrite distinguo des guerres offensives et des guerres défensives. Nous ne connaissons que des guerres faites entre gouvernements, entre capitalistes, au prix de la vie, de la douleur et de la misère de leurs sujets. La guerre actuelle en est l'exemple frappant. Tant que les peuples ne voudront pas procéder à l'instauration d'une société libertaire et communiste, la paix ne sera que la trêve employée à préparer la guerre suivante, la guerre entre peuples étant en puissance dans les principes d'autorité et de propriété. Le seul moyen de mettre fin à la guerre, de prévenir toute guerre, c'est la révolution expropriatrice, la guerre sociale, la seule à laquelle nous puissions, anarchistes, donner notre vie. Et ce que n'ont pu dire les seize à la fin de leur Déclaration, nous le crions : Vive l'Anarchie !...

LE GROUPE ANARCHISTE INTERNATIONAL DE LONDRES. (Avril 1916.)

CHYPRE ET LES ASSASSINS

Le 7 août au soir, l'aviation turque bombarde le port de Polis, 1 700 habitants, et situé au nord-ouest de l'île (1). *Pendant quatre jours, l'aviation va poursuivre ses raids dans la région, bombardant l'hôpital, mitraillant les ambulances, faisant plus de 400 morts et blessés dans une région dénuée d'installations militaires et de troupes.*

Cette intervention, décidée à Ankara en présence, et avec l'accord, de l'ambassadeur des Etats-Unis, avait pour but essentiel de calmer l'opinion turque, et principalement l'armée, particulièrement agitée depuis l'exécution, en juillet dernier, de l'ex-colonel Talat Aydemir, condamné à mort pour sa tentative de s'emparer du pouvoir.

A Nicosie, profitant de la situation, cette putain ensoutannée de Makarios cligne de l'œil en direction de Moscou car, malgré ses récentes déclarations affirmant son attachement à l'ENOSIS (rattachement de Chypre à la Grèce), il est de plus en plus attiré par l'idée de l'indépendance de l'île, rejoignant ainsi la position de l'A.K.E.L. (Anirtho Komma Ergazoumenou Laou), organisation soumise à l'influence des communistes chypriotes.

Makarios est donc disposé à abandonner progressivement l'ENOSIS, pourtant appuyé par l'Eglise Orthodoxe et le mouvement d'extrême-droite du général Grivas, l'E.O.K.A. (Ethniki Organosis Kyprion Agonistan), dans l'unique but de conserver le pouvoir *à Chypre.*

En effet, en cas de rattachement de l'île à la Grèce, Makarios ne serait plus chef d'Etat, mais, au mieux, président d'une quelconque assemblée.

D'un autre côté, Moscou a un double intérêt à soutenir Makarios : d'abord parce que la Turquie et la Grèce étant toutes deux membres de l'O.T.A.N., toute tension entre elles affaiblit l'organisation et, d'autre part, la prochaine conférence internationale des Partis Communistes risque fort de partager le monde communiste, entre Occidentaux et Chinois, derrière lesquels se regrouperaient tous les P.C. du tiers monde. Kroutchtchev ne peut tolérer que, dans un territoire si proche de l'URSS, les communistes chypriotes se rallient aux thèses de Pékin, d'où sa décision qui, outre les emmerdements qu'elle cause à l'O.T.A.N. renforce sa position contre les « chinois ».

Pendant ce temps, à Chypre, le peuple pleure ses morts. Des hommes, des femmes, des enfants, des blessés, lâchement assassinés.

Assassinés par les Turcs et les Grecs qui exploitent à fond le conflit chypriote pour masquer leurs difficultés intérieures en faisant jouer la corde nationaliste et son complément aussi indispensable qu'inévitable, « l'Union Sacrée » ;

Assassinés par les Anglais qui, pour conserver leurs bases militaires, ont dressé les deux communautés l'une contre l'autre ;

Assassinés par à peu près toutes les puissances dites civilisées pour qui Chypre n'est que l'occasion d'une lutte d'influence et d'une petite guerre entre leurs services secrets ;

Assassinés par un curaillon assoiffé de gloire qui se vautre dans le sang, de discours en discours...

Vienne le jour où le peuple de Chypre, Turcs et Grecs réunis, comprenne enfin quels sont ses véritables ennemis...

Gérard SCHAAFS.

(1) Sur l'origine du conflit chypriote, voir « Le Monde libertaire » n° 100, avril 1964.

Informations Internationales ● Informations Intern

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

● ALLEMAGNE DE L'OUEST

24 600 Allemands de l'Ouest appartiennent à des mouvements d'extrême-droite, d'idéologie nazie, et la vente des 52 journaux extrémistes paraissant régulièrement a augmenté de 16 % en 1963.

● CUBA

Le 15 juillet la radio de La Havane a diffusé des extraits d'un discours prononcé par Rafael Francia Mestre, directeur de l'Institut national de la Réforme agraire, où celui-ci annonçait que 170 000 travailleurs, y compris des enfants de 13 ans, allaient être requis pour participer à la récolte du café.

● DANEMARK

Une enquête menée par la section danoise du C.N.D. a révélé que les débats de politique étrangère deviennent de plus en plus rares au parlement de Copenhague. Depuis le début de 1964, le temps qui leur fut accordé dépasse à peine 4 % du temps total des délibérations.

● ESPAGNE

Trois anciens militants de la C.N.T., dirigeants de l'A.S.O. (Association Syndicale Ouvrière), organisation qui regroupe tous les syndicalistes fidèles aux principes de la Première Internationale, viennent d'être condamnés à de lourdes peines de prison pour délit de propagande illicite et association clandestine.

● FRANCE

A Gerbeviller, à la fin d'un discours de G. Palewski, où celui-ci faisait l'apologie de la force de frappe, un étudiant s'est saisi du micro pour s'écrier : « Les nouveaux héros se lèveront pour combattre en faveur de la paix et non pour faire la guerre. » Le jeune homme s'est vu infliger une contravention... pour utilisation de haut-parleur sans autorisation préfectorale ! Question : M. de Gaulle, avant de débiter des sornettes à l'Hôtel de Ville de Paris, le 25 août, avait-il demandé l'autorisation de la Préfecture de la Seine ?

● GRANDE-BRETAGNE

— Le périodique **People** prétend que les « Espions de la Paix » poursuivent leurs activités. Ils auraient subtilisé les plans de protection en cas d'attaque nucléaire dans un quartier général de la défense passive **(Freedom)**.

— Le 23 août manifestation contre l'arrestation de Stuart Christie, devant le Consulat d'Espagne à Glasgow. Avant de se séparer les manifestants ont brûlé un drapeau espagnol sur lequel était imprimée une croix gammée.

● KENYA

A Nairobi, lors d'une manifestation groupant syndicats et mouvements de jeunes, des slogans ont été criés, disant : « Arrêtez l'agression américaine au Congo », « il faut pendre Tshombé, Johnson et Goldwater au même arbre ». Très bien camarades, mais pourquoi chercher tout de suite à se limiter ?

● ISRAEL

L'organisation syndicale Histadrout, dirigée par les bureaucrates des partis sociaux-démocrates, comporte, entre autres, une section d'entreprises capitalistes « socialistes ». En outre, il n'est pas rare, lorsqu'un conflit éclate entre un patron et un ouvrier, de voir la Histadrout «punir » l'ouvrier en lui retirant sa carte syndicale et sa carte d'adhérent à la caisse d'assurance maladie, l'empêchant ainsi de recevoir aucun soin et le mettant dans l'impossibilité de trouver, sans ces papiers indispensables, aucun travail.

Soixante-dix ouvriers et ouvrières de la centrale électrique d'Ashad font la grève de la faim pour protester contre leur licenciement.

● ITALIE

Emotion parmi le bon peuple italien, le 11 août, lorsqu'il apprit que le nommé Paul Sisse, Paparome, allait se rendre de Castel Gandolfo à Orvieto en hélicoptère.

Il paraît que c'était la première fois qu'un président-directeur général du clergé utilisait ce mode de transport (ce que c'est que d'être arriéré !...)

Et ces braves couillons venus assister à l'événement de brailler : « il vole, il vole !... »

Comme si c'était la première fois que la raclure cléricale, fût-ce en « Alouette », volait les « pigeons » !

● JAPON

Dix-neuf ans après, 28 survivants du bombardement atomique de Hiroshima sont morts, dans les six premiers mois de cette année, des suites de leur exposition aux radiations.

● MOZAMBIQUE

Le « Frente de Libertaçao de Moçambique » (Frelimo) dénonce l'accord militaire signé, le 12 juin, entre les ministres de la Défense de Bonn et de Lisbonne, ainsi que « l'argent et les armes qu'il **(le Portugal)** utilise pour tuer notre peuple **(et qui)** viennent de Grande-Bretagne, d'Allemagne occidentale, de France, des U.S.A. et de toutes les autres puissances de l'O.T.A.N. ». **(Mozambican Revolution.)**

● PAYS-BAS

La Centrale syndicale communiste néerlandaise E.V.C. a cessé d'exister le 1er août, ses effectifs étant tombés en 20 ans de 200 000 à 3 000 membres.

● RHODESIE DU NORD

Une secte religieuse, que le **Financial Times** compare aux Doukhobors, a été attaquée par les forces de l'ordre à Chinsali, après l'assassinat de deux policiers. La répression aurait fait une centaine de morts. **(Freedom.)**

● SUEDE

Au cours de son congrès annuel la section suédoise de l'I.R.G. a suggéré que le service des postes émette un timbre célébrant la période des derniers 150 ans, pendant laquelle la Suède n'a été impliquée dans aucune guerre.

● SUISSE

Le 3 août, manifestations pacifistes à Zurich, en faveur des objecteurs de conscience, organisées par des militants du Service Civil International et de l'I.R.G. pour préparer une conférence de presse qui a obtenu un plein succès.

● U.S.A.

M. Farris Bryant, gouverneur de Floride et partisan de Goldwater a récemment déclaré à Saint-Augustine, à propos de l'intégration raciale :

« ...Il y a un point sur lequel tout le monde peut être d'accord : nous ne pouvons résoudre ce problème par la violence. La violence c'est l'anarchie, et l'anarchie est l'ennemie de la liberté. » Pauvre Amérique !

— La veille du premier jour de la convention du parti républicain, à San Francisco, des piquets de typographes stationnaient devant tous les hôtels hébergeant des délégués. En effet, l'impression de tout le matériel de propagande du parti aurait été effectuée par des briseurs de grève venus des Etats voisins (*Freedom*).

— A New York, nos camarades de la *Libertarian League* vont être expulsés de leur local, le propriétaire de l'immeuble ayant cédé aux demandes d'extension d'un colocataire moins impécunieux, la secte fasciste bien connue sous le nom de *John Birch Society* (Views and Comments).

— Le Comité pour l'Action Non-Violente a annnoncé le 7 août que, malgré le refus du Département d'Etat de délivrer des passeports, il maintenait son projet d'envoyer des marcheurs de la paix à Cuba pour protester contre la politique d'intimidation du gouvernement de Washington.

● VENEZUELA

Jésus Del Rio Garcia, ancien militant de la C.N.T., exilé depuis vingt ans au Venezuela, s'est vu privé de ses papiers d'identité et déchu de la nationalité vénézuélienne qui lui avait été accordée officiellement. Son fils cadet Helios a été emprisonné. Ces mesures sont intervenues à la suite d'une action entreprise contre son fils aîné, Maximo Canales, accusé d'avoir participé à l'enlèvement du footballeur Di Stefano.

Les délégations de la F.I.J.L. et de la C.N.T., et le groupe anarchiste « Enrico Malatesta » de Caracas demandent que des protestations soient envoyées à l'adresse suivante : Salom Meza, Avenida Estadio, Qta Margot (El Paraiso), Caracas.

● VIET-NAM

Après le bombardement de quelques villages de pêcheurs du golfe du Tonkin, Johnson, tout fier d'avoir, d'un seul coup, remonté ses actions pour les élections présidentielles, a déclaré que « la volonté de paix n'était nulle part ailleurs aussi forte qu'aux U.S.A. et que les actions américaines étaient toujours conformes aux principes et aux objectifs de la charte des Nations Unies ».

Unies dans la mort, bien sûr.

DE QUELQUES RÉALITÉS SYNDICALES

LE volet que le travailleur a entr'ouvert vers l'évasion et qui lui a permis de retrouver la poésie des grandes routes, le sel du large ou plus simplement la truite somnolente au fil du courant, va se refermer et de nouveau des problèmes vont se poser qu'il faudra résoudre et parmi eux le problème économique qui dans notre pays et à notre époque est étroitement lié au problème syndical. Profitons donc de ces derniers instants de détente pour faire le point.

Rentrée socialement calme ? On peut le prévoir, non pas que la situation économique soit satisfaisante, mais dans l'état actuel des choses le Mouvement syndical morcelé en fraction politique ne possède ou n'est décidé à se servir d'aucune des armes qui lui permettrait de la modifier. Ramené à son expression la plus élémentaire « la contestation », le syndicalisme est condamné une fois de plus à des pleurnicheries sans dignités qu'accompagneront quelques éclats de voix destinés à sauver la face. Et il n'obtiendra que ce que le pouvoir sera décidé à lui accordé. Tout au plus verrons-nous le gouvernement mordre légèrement le trait de façon que ce syndicalisme régulateur incomparable pour la société continue à jouer son rôle. Mais alors la question se pose : que faisons-nous dans cette galère ? Que pouvons-nous attendre du mouvement syndical actuel ?

On a trop tendance à mon avis, à ne voir dans la mollesse du syndicalisme que les conséquences de la politisation de leurs cadres. Il y a çà, mais il y a autre chose ! Et cet autre chose rend bien aléatoire un redressement prochain du mouvement ouvrier. Le syndicalisme dans son caractère actuel est le produit du milieu dans lequel il se meut et ce milieu s'est profondément modifié depuis la période héroïque où le syndicalisme explosa, ce qui a amené une transformation parallèle de la mentalité de l'ouvrier syndiqué. Voyons ce qui a changé !

L'action syndicale

Ce qui a changé, ce sont d'abord les conditions des existences des travailleurs et ce changement est dû à la fois à l'action syndicale, au développement des techniques et à une compréhension plus claire de leurs intérêts de la part des classes dirigeantes décidées à faire la part du feu pour se perpétuer. Et nous devons le dire, même si nos anciens ont écrit le contraire car eux comme nous étaient susceptibles d'erreurs, le mythe de la prolétarisation » s'est effondré. Oh, j'entends bien les marxistes à grand renfort de dialectiques vous expliqueront que cette prolétarisation s'accomplit chaque jour et ils vous inviteront à en juger non pas en comparant les conditions de vie du travailleur d'aujourd'hui avec celui du début du siècle, mais avec les possibilités actuelles de l'économie. Le malheur c'est que l'homme raisonne autrement. Cramponné à sa médiocre aisance, il jette un regard apeuré sur l'action qu'on lui propose semblable en cela au possesseur d'un petit capital qui place sa fortune en fond d'Etat, ou d'un parti politique paralysé par la crainte de voir supprimé son journal ou fermer son nettement qu'il n'est pas exact que le monde ouvrier statique choisit pour le représenter des dirigeants de tout repos, dont l'action ne risque de remettre en question l'acquit et pour lesquels le coussin de velours a remplacé la barricade.

Ce qui a changé également c'est la perspective économique. Effondré le mythe des crises cycliques, tarte à la crème du mouvement ouvrier pendant 25 ans et qui maintenait le prolétaire sur le pied de guerre avec la perspective de jouer un rôle au cours de son existence. Le capitalisme s'est adapté ; il a discipliné ses classes dirigeantes et celles-ci comme les cadres ouvriers d'ailleurs épousent toutes les sinuosités que les fluctuations économiques imposent. Un jour, on jette du lest, le lendemain on pratique la politique de la main de fer dans le gant de velours et la convergence de ces deux sociétés de cadre, capitalisme et ouvrier, est aujourd'hui orchestrée avec une telle précision qu'il n'est pas rare de voir un responsable syndical vous dire que le moment est mal choisi pour telle revendication ou une industrie accorder une autre revendication alors qu'on pouvait croire qu'elle susciterait une lutte farouche.

Ce qui a changé c'est l'homme de la rue, le travailleur salarié. Ce salarié qui individuellement n'a jamais été meilleur ou pire que l'homme d'une autre classe, mais qui avait le sentiment d'avoir un intérêt profond à une transformation radicale de l'économie. Aujourd'hui, il ne l'a plus ou tout au moins il n'est pas sûr que les avantages que lui apporteront cette transformation valent les risques qu'elle peut faire courir à son acquit. Et même si je dois peiner quelques-uns de mes camarades anarcho-syndicalistes ou syndicalistes révolutionnaires, je leur dis nettement qu'il n'est pas exact que le monde du travail soit trompé par ses dirigeants. Il les a choisis en connaissance de cause, prudent à écarter ceux qui risquent de l'entraîner dans l'aventure. La mentalité de l'ouvrier d'aujourd'hui est beaucoup plus comparable à celle du petit bourgeois de 1910 qui achetait des fonds russes qu'à celle des prolétaires qui se faisaient mitrailler à Fourmies. Et pourtant nous sommes dans ces organisations dont nous n'attendrons pas autre chose que ce rôle de compagnies d'assurances au niveau desquelles elles se sont rabaissées.

Le syndicalisme révolutionnaire

En vérité, je ne crois pas qu'on puisse ramener l'organisation syndicale sur la base qui fut la sienne autrefois. Ni de l'intérieur en redressant les Centrales politisées ni de l'extérieur en en créant une autre. Et si je suis toujours persuadé que le syndicalisme révolutionnaire et le seul cadre dans lequel puisse s'insérer le communisme libertaire et que par conséquence la valeur de l'anarcho-syndicalisme en tant qu'élément de construction d'une société est toujours intacte, je pense que comme instrument de choc révolutionnaire le cadre syndical est dépassé, pour des raisons qui relèvent de l'analyse que j'ai faite plus haut. **La limite émotionnelle de l'économie, c'est la faim. Lorsqu'au siècle dernier le socialisme** utopique a débouché sur l'économie les hommes avaient faim et pour vaincre la faim ils se sont jetés dans des luttes qui ont accouché des sociétés modernes. Mais aujourd'hui dans le monde occidental ce problème est dépassé et le problème de la faim écarté; le problème économique perd son caractère émotionnel et devient un problème de jugement, d'appréciation, de choix. Ce n'est plus son âme que l'homme jette dans la fournaise dans un pari sublime, c'est son intérêt qu'il pèse avec des scrupules de ménagère et l'élément émotionnel il faut le chercher autre part. C'est ce que font les marxistes. Regardez-les ! Pendant un siècle ils ont aligné sur le tableau les équations sorties du cerveau de Marx. Aujourd'hui, l'éponge à la main ils effacent une à une, poussés par l'évolution historique, les formules magiques du philosophe allemand.

Le balancier, que l'histoire écarte de l'économie, elle nous le renvoie en direction de la métaphysique. Oui, il faut revenir à l'humain pour retrouver l'élément émotionnel, levier des révolutions et de nouveau, après le grand intermède marxiste, les hommes se battent pour leurs conditions d'hommes. Et la grande supériorité de l'humain c'est qu'il ne se découpe pas en tranches, qu'on n'en sert pas un morceau ou un autre suivant les circonstances, qu'il exige le silence ou le don complet de soi-même et par cela même il reste le grand et le seul levier révolutionnaire de l'avenir.

Le syndicalisme y compris le syndicalisme révolutionnaire n'est pas construit pour brasser une telle pâte et son échec nous trace les limites des possibilités révolutionnaires de l'économie. Notre présence dans telle ou telle organisation syndicale est donc, sans grande importance. Je dirais mieux que seule notre présence dans toutes les organisations syndicales est important dans la mesure où nous y sommes pour témoigner de la pérénité de l'organisation libertaire. Nous sommes la relève légitime d'un socialisme d'Etat. Il nous faut le faire savoir comme il faut faire savoir que nous construisons l'organisation révolutionnaire de l'avenir, orienté en dehors de l'impasse économique où croupissent les organisations syndicales comme les organisations politiques.

L'homme ne crée pas le climat révolutionnaire, tout au plus peut-il lorsqu'une société s'affaisse, usée par son propre mouvement, en accélérer le processus de désagrégation et préparer la relève. **Tel est le but de l'organisation révolutionnaire à construire. La construire sur l'homme, par l'homme, en faveur de l'homme c'est encore marcher avec son temps.** C'est ce que nous ferons et nous le ferons savoir autour de nous dans les organisations de masses où nous militions sans nous faire d'illusions sur le potentiel révolutionnaire de celles-ci.

Maurice JOYEUX.

CE QUI NE VA PAS DANS LE LIVRE

PARMI les industries actuellement en expansion celle du livre figure en bonne place. On assiste, en effet, depuis quelques années, à un développement sans précédent des diverses branches ressortissant au domaine de l'édition.

La radio, pénétrant jusque dans les foyers les plus reculés et étendant le champ de la connaissance, l'allongement de la scolarité et divers autres facteurs ont suscité un appétit de lecture ouvrant de nouveaux débouchés aux éditeurs qui se disputent le marché du livre. Pour satisfaire cet engouement, de nombreuses revues ou autres publications périodiques voient le jour, des éditions populaires genre « Livre de poche » se multiplient, cela pour le plus grand profit des maîtres de l'édition.

Car, bien entendu, là comme ailleurs, ce sont les gros qui l'emportent sur les concurrents moins bien équipés, moins pourvus en moyens financiers. Il en résulte une concentration industrielle opérée soit par regroupements, fusions ou absorptions d'entreprises aboutissant à une trustification dont, en France, des affairistes comme Del Duca, le groupe Hachette sont parmi les plus agissants.

Le groupe Hachette, qui est, de loin, le plus gros producteur de l'édition. et dont la progression envahissante préfigure cette évolution, mérite, à ce titre une mention particulière. Appuyé par de fortes participations bancaires — dont la puissante Banque de Paris et des Pays-Bas — son empire s'étend des usines de fabrication du papier au monopole de la diffusion du livre et de la presse, y compris nombre d'imprimeries de journaux quotidiens, livres et périodiques et la filiale Télé-Hachette, l'un des plus importants fournisseurs de productions télévisées.

Il est évident que l'âpre concurrence qui met aux prises les magnats de l'imprimerie pour la conquête d'une clientèle toujours plus nombreuse ne va pas sans bouleversements de tous ordres dont les répercussions se font déjà sentir et atteindront dangereusement, s'ils n'y prennent garde, les avantages conquis de haute lutte par les travailleurs du livre et de la presse.

La recherche — en dehors de toute considération humaine — de la meilleure rentabilité du capital investi par un patronat lancé, là comme ailleurs, dans la course au profit, l'introduction des derniers perfectionnements techniques de production dans la composition, l'impression et la brochure-reliure, la décentralisation géographique, c'est-à-dire l'installation en province, voire à l'étranger d'imprimeries satellites dotées d'un matériel ultra-moderne et où le recrutement d'une main-d'œuvre locale assure aux employeurs des conditions d'exploitation plus avantageuses, tout cela n'est pas sans dommage pour certaines catégories du livre de Paris et d'autres grandes agglomérations où la revendication risque ainsi d'être freinée par cet exode de travail vers des régions socialement retardataires et leurs conditions de travail et de salaire, tout comme la sécurité de l'emploi, sérieusement menacées.

Cette situation s'est encore aggravée du fait que les éditeurs français acceptent les offres de plus en plus fréquentes d'imprimeurs italiens, belges, hollandais, etc., proposant des tarifs de production très au-dessous des prix français. Ne voit-on pas également certains pays de l'Est, peu scrupuleux sur l'application du principe de l'internationalisme prolétarien, se mettre sur les rangs des marchandeurs au rabais et venir arracher le travail aux ouvriers de ce pays en soumettant, eux aussi, des tarifs encore plus réduits !

La défense ouvrière

Il va de soi que les récents congrès des organisations ouvrières du livre, celui de la fédération cégétiste comme celui de la fédération Force Ouvrière, ont eu à se préoccuper de ces problèmes et à leur trouver des solutions appropriées.

Or, bien que les responsables de ces deux organisations se soient respectivement félicités des résolutions adoptées et des vœux plus ou moins platoniques issus de leurs travaux, il apparaît à tout militant quelque peu soucieux d'efficacité que la timidité des mesures envisagées ne saurait permettre d'augurer favorablement pour l'avenir. D'un côté comme de l'autre, on se tient sur la défensive sans aucune initiative quelque peu hardie pour remédier au marasme actuel.

Le seul point positif à retenir, côté C.G.T., est la décision de demander la réaffiliation à la Fédération Graphique Internationale en vue d'une action commune pour parer au danger que créent les disparités économiques et sociales et rétablir les liens de solidarité ouvrière face aux manœuvres mercantiles d'un patronat spéculant sur nos divisions.

Comme il fallait s'y attendre, cette position est farouchement combattue au sein de la F.G.I. par les représentants de la fédération rivale Force Ouvrière qui refusent la cohabitation avec ceux d'une organisation dont ils dénoncent les attaches moscoutaires.

Certes, on conçoit que ces camarades, qui, pour ces mêmes raisons, ont quitté la F.F.T.L. en 1948, se sentent mal à l'aise à l'idée de se retrouver de nouveau aux côtés de leur adversaires de tendance, mais il importe de leur rappeler que ce qui compte avant tout en la circonstance c'est l'intérêt ouvrier et non les susceptibilités ou les froissements d'amour-propre de quelques individualités.

Et c'est le problème de l'unité tout court qui est ainsi posé, sur le plan intérieur comme sur le plan international, et que ces mêmes camarades, qui refusent tout contact avec la C.G.T., persistent à présenter comme un attrape-nigaud.

Au moment où les grandes coalitions d'intérêts, celles du Marché commun comme celles des deux grands de l'Est et de l'Ouest, incapables de surmonter leurs difficultés s'efforcent de les vaincre sur notre dos, il faut voir plus haut et plus loin. Il faut cesser de se stratifier dans des positions périmées et vouées à la stérilité, comprendre que ce sont les nécessités mêmes de la stratégie ouvrière qui exigent le regroupement de toutes nos forces pour rendre le syndicalisme capable d'imposer ses solutions dans un monde désaxé où la guerre économique risque à chaque instant de nous précipiter dans une nouvelle fournaise.

Dans le Livre plus qu'ailleurs cette union est possible en raison du climat très particulier qui règne parmi les travailleurs de la profession, réfractaires pour la plupart aux mots d'ordre venus de l'extérieur. Si, lors de la dernière scission, les militants syndicalistes du Livre, d'accord pour refuser de cautionner plus longtemps la politisation syndicale et ayant voté en commun le retrait de la C.G.T., se sont séparés, les uns pour constituer une nouvelle fédération adhérente à Force Ouvrière, les autres ralliant la majorité qui s'était prononcée pour le maintien à la fédération cégétiste — mais bien décidés à continuer le bon combat sur le terrain même de l'adversaire — le moment est aujourd'hui venu, après seize années d'expérience, de faire le point. Le bilan est, d'ailleurs, facile à établir. Contrairement à ce qu'espéraient nos camarades passés à Force Ouvrière, leur fédération, qui plafonne à 5 000 adhérents, ne s'est pas grossie au détriment de celle qu'ils ont quittée. Elle a vu au contraire ses effectifs se renforcer régulièrement et atteindre le chiffre record de 65 000 membres, ceux-ci se portant naturellement vers l'organisation la plus forte considérée comme la plus capable de défendre leurs revendications. Une autre raison est que, même après la scission, la majorité des membres de la F.F.T.L. a toujours su faire respecter la démocratie syndicale et la liberté d'expression au sein de l'organisation.

S'unir pour agir

Le sectarisme n'est, du reste, pas que d'un seul côté et l'on peut regretter qu'au congrès de la F.F.T.L., aucun délégué n'ait posé valablement le problème de l'unité qui pourtant avait retenu l'attention des congrès précédents où des voix, qui manquaient, hélas ! aux débats de mai 1964, avaient défendu l'effort entrepris par le P.U.M.S.U.D. (Pour un mouvement syndical uni et démocratique) et défini les conditions et les garanties nécessaires pour rendre la maison syndicale habitable à tous.

C'est en tout cas une question qui ne peut être éludée indéfiniment et qui devra être reprise par ceux des militants qui ne se dissimulent qu'aucune action d'envergure ne pourra être envisagée tant que les boutiques rivales passeront le meilleur de leur temps à s'entredéchirer et que le racolage des syndiqués se heurtera invariablement à cette réponse du sollicité : « Mettez-vous d'abord d'accord, je verrai ensuite ».

On ne saurait terminer cet examen des questions en suspens sans s'étonner qu'à ces mêmes congrès, le sabotage permanent par les ouvriers eux-mêmes de la semaine de quarante heures n'ait pas davantage préoccupé les délégués et responsables syndicaux qui n'ont fait qu'effleurer ce point essentiel des revendications ouvrières.

Que penser de leurs intentions à cet égard, sinon qu'ils en sont aux solutions de paresse, lorsque l'on voit le congrès de la fédération cégétiste se contenter, dans la résolution concernant cette question, de reprendre mot par mot les termes de la résolution du congrès précédent de 1961, c'est-à-dire de « **préconiser** » **que le nombre des heures supplémentaires autorisées chaque semaine soit ramené à 10 heures** (au lieu de 20 heures) ?

Au surplus, réclamer une réduction des heures supplémentaires est une chose, c'en est une autre de savoir l'imposer. Or, cette année pas plus qu'en 1961 n'est affirmée la volonté d'envisager les moyens de la faire aboutir. Ainsi cette répétition des doléances fédérales sur ce thème risque cette fois encore de rester lettre morte si les militants conscients du vide de l'action ouvrière n'interviennent en temps utile.

Ils auront d'abord à faire remarquer que la revendication qui consiste à réclamer modestement que les heures de dérogation soient ramenées à 10 au lieu de 20 — ce qui se traduit par l'acceptation des 50 heures hebdomadaires au lieu de 60 — est dépassée au moment où nos camarades du Livre d'Allemagne et de Belgique ont su obtenir, ces dernières années, que soit appliquée à bref délai, la semaine de quarante heures sans diminution de salaire.

Ils auront à rappeler, comme il a déjà été dit, que : « La réduction du temps de travail, ce n'est pas seulement un peu plus de loisirs, c'est encore une prévention contre le surmenage et la maladie et aussi une assurance pour le plein emploi. »

Bref, comme on le voit, la besogne ne manquera pas à ceux de nos camarades de la profession qui veulent s'employer utilement à préparer les voies de l'avenir.

En ce début de septembre, nous sommes à pied d'œuvre pour passer des résolutions à leur mise en application.

C'est selon la suite qui leur aura été donnée et les résultats obtenus que l'on pourra apprécier les mérites et la combativité des intéressés et, en premier lieu, de ceux qu'ils ont placés aux postes de responsabilité.

N. FAUCIER.

TÉLÉVISION

Une œuvre de grande qualité

Que se passe-t-il ?

Est-ce accident, inattention ou erreur dans les services ?

Entre deux défilés militaires et trois bénédictions, le petit écran nous présente un film qui n'est pas un navet, plus, qui est admirable.

Tiré du roman de Giovanni Verga (maître du naturalisme italien) « Maître Don Gesualdo » nous restitue avec une vibrante intensité toute la vie d'une époque et des classes qui la composent :

D'une noblesse dédorée, mais toujours sûre de son prestige et imbue de sa supériorité, d'un clergt qui prend le vent et se fait entremetteur de toutes les combinaisons inavouables d'une classe montante : la bourgeoisie qui en la personne de Maître Gesualdo devenu « Don » implante et supplante la noblesse par la seule puissance de l'argent, et enfin de l'immense armée des miséreux et misérables, soumis et envieux et qui, même aux jours de révolte, ont besoin du fétiche d'une quelconque sainte Agathe pour croire au triomphe de l'émeute.

Sur tout ce monde sordide à tous les étages de Don et de Carbonari, sur toute cette humanité stupide et esclave à tous les degrés, l'œil implacable de la caméra se pose et nous impose, dans un mirage de soleil, la vanité, la crasse et la misère d'une grouillante humanité sacrifiée à sa bêtise.

●

DISQUES

Chant Mondial de la Paix (1)

En ces jours où, non contents de célébrer l'heure des victoires, on commémore la date de déclenchement des tueries, il nous est réconfortant d'annoncer l'édition du disque **« Le Chant mondial de la Paix »**, de notre camarade Pauline Deroche, qui, après de longs et tenaces efforts, a fait enregistrer ce témoignage de sa conviction pacifiste et de son idéal humain.

Nul doute que dans nos milieux et dans ceux des mouvements parallèles, il ne trouve un rapide écoulement.

(1) En vente à notre Librairie, 3, rue Ternaux.

Disque du souvenir

CHARLES D'AVRAY

En novembre 1960, nous conduisions au Père-Lachaise notre bon ami Charles d'Avray. Le vieux chansonnier de l'anarchie nous quittait, après avoir consacré toute sa vie à la propagande par la chanson. Nous avons été quelques-uns à penser qu'il n'était pas possible de laisser tomber dans l'oubli une œuvre si riche, si profonde, si humaine, et avec les moyens du bord, nous avons fait éditer un disque de Charles d'Avray, le « Disque du Souvenir », que chaque camarade, jeune ou vieux, voudra avoir dans sa discothèque : neuf chansons et un poème interprétés par l'auteur (microsillon 33 F).

On peut se le procurer à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11e, au prix de 16 F + port.

RADIO

Avec l'été, de nombreuses émissions sont parties au vert, en reviendront-elles ? Bien malin serait l'apprenti-prophète qui pourrait nous dire de quoi sera faite la prochaine saison. L'Officine de Passy, à l'instar de la Ve du grand... général finira peut-être par connaître la stabilité. Nous doutons cependant que la nouvelle équipe directoriale puisse faire des miracles. Quels sont les progrès de la radio d'Etat depuis 25 ans ? Plutôt maigres, en 1939, il existait déjà trois émetteurs : Paris-P.T.T., Radio-Paris et Radio-Tour Eiffel.

Certes, les réseaux régionaux couvrent maintenant la quasi-totalité du pays ; mais la densité, la variété des programmes restent aussi faibles. Pendant ce temps, les postes périphériques décuplent leur puissance et étendent leur champ d'écoute. Contrairement aux bruits qui courent (dans le cadre du plan de stabilisation sans doute), les nouveaux Frégoli du cirque de Passy feront-ils autre chose que d'augmenter la taxe ?

Août 14, août 44, août 64, que d'août, que d'août et quelle avalanche sur les ondes, de garance, de réséda, de bleu horizon, j'en vois rouge ; et notre conducteur national qui se croit obligé et sans doute qualifié pour y aller entre deux fusillades ou sonneries d'un discours supplémentaire. J'ai, quant à moi, pour couvrir tout ce bruit, le disque de Brassens en permanence, sur mon électrophone, « Moi mon colon, celle que j'préfère c'est la guerre de 14-18 ».

Louis Mollion, dans son « bureau des rêves perdus » (Inter-variétés, jeudi 21 h 45, suspendu durant l'été) reçoit décidément de bien belles confidences. Après le vieux socialiste révolutionnaire de la Butte Montmartre Platon, qui nous parla de notre bonne Louise Michel, voici notre camarade May Picqueray qui nous « raconte sa vie ». May n'a pas de rêves perdus, comme nous tous, elle rêve d'avenir meilleur pour l'humanité et elle agit en conséquence.

Au cours de sa narration (sans doute coupée quelque peu, mais pas du tout décousue), la voix du vieux lutteur Charles d'Avray chantant l'Anarchie se fit entendre en fond sonore. May nous raconte l'existence difficile des prolos du début du siècle, son action syndicale, ses démarches à Moscou chez les pontifes du régime bolchévique pour obtenir la libération de copains anars emprisonnés, les difficultés de toute sorte auxquelles se heurtaient les militants.

May, il faudra un soir nous faire le récit de ta vie militante, nous savons bien que tu es toujours très occupée par ton syndicat et les groupes où tu milites encore, mais les jeunes qui n'ont pu t'entendre voudront connaître et partager tes rêves.

J.-F. STAS.

VENDREDI 13 NOVEMBRE
à 21 heures
PALAIS DE LA MUTUALITE

GALA ANNUEL
du « Monde Libertaire »

Retenez déjà votre soirée

CINÉMA

« DOCTEUR FOLAMOUR »

« D'accord, votre objection, mil-
[lions vies humaines pas à
[négliger,
« Mais si trop œufs cassés dans
[omelette flambée,
« Verser profits et pertes, comme
[par le passé. »

Jacques PREVERT,
« Câble Confidentiel ».

STANLEY KUBRICKS, l'auteur de ce film, est connu en France pour quelques œuvres très attachantes (son premier film, passé inaperçu à Paris, « Le Baiser du Tueur », peut être considéré, avec « Propriété privée », « La Nuit bestiale » et quelques autres) comme un des meilleurs représentants du jeune cinéma américain. Plus ambitieux fut « Spartacus », qui eut certains ennuis avec la censure française, et demeure un grand film à la gloire de la révolte et de la conquête de la liberté les armes à la main.

■

Comme son nom ne l'indique pas, « Docteur Folamour » est un film engagé sur le plan social. Nous avons vu ici quelques films américains sur le danger atomique : « Le Dernier Rivage », « Le Monde, la Chair et le Diable » et dernièrement « Panique année zéro ». Le film de Kubricks les surpasse tous. Voici brièvement le point de départ :

— On sait que 24 heures sur 24 plusieurs bombardiers américains chargés de bombes à hydrogène survolent un certain territoire. Il suffit d'un ordre de leur base pour qu'en deux heures ils gagnent la Russie et déversent leur chargement sur les principales villes. Cette menace permanente constitue, paraît-il, une sécurité en cas d'attaque-éclair du monde Communiste sur le monde Capitaliste...

Un beau jour, devenu fou à force de terreur du « péril rouge », le commandant de la base prend sur lui de donner l'ordre aux avions d'accomplir le plan prévu, c'est-à-dire d'attaquer la Russie. Après quoi, le commandant transforme sa base en camp retranché et attend tranquillement que se déclenche enfin la guerre atomique.

Le suspense réside en ceci : Le président des U.S.A. et le Pentagone réunis en séance extraordinaire parviendront-ils à arrêter à temps les avions, dont le commandant rebelle est le seul à connaître l'indicatif secret permettant de les faire revenir ?

C'est alors une série de gags angoissants. Le président des Etats-Unis appelle au téléphone le premier ministre de Khrouchtchev, qu'il trouve au lit en galante compagnie, pour lui apprendre la menace qu'il ne peut enrayer, et lui conseiller de détruire les avions, les appareils volant trop bas pour être détectés par les radars...

La guerre atomique va-t-elle éclater ?

Inutile de préciser que les chefs d'Etat et les diplomates, tant Russes qu'Américains, sont dépeints comme une bande d'insensés pouvant au gré de leur volonté déclencher un conflit mondial sans consulter personne. Pendant que ces pantins s'agitent en tous sens, les avions chargés de bombes, dans un hallucinant leitmotiv, survolent la Sibérie, entrent en U.R.S.S...

■

Le film est construit en trois séquences, alternées les unes avec les autres, pour créer un des plus formidables suspenses du cinéma : d'une part nous sommes en l'air, dans les avions, au moment où ils reçoivent l'ordre d'attaque. Nous assistons aux vérifications et préparatifs divers, puis au voyage vers les objectifs russes. On sait qu'il faudra deux heures seulement aux bombardiers pour atteindre leur cible, mais ce périple paraît lent tant l'irréductible marche au-dessus d'un paysage de fin du monde contraste avec l'affolement qui règne en bas. Cette séquence est une des plus belles que le cinéma américain, pourtant prolixe en films de guerre et d'aviation, ait jamais donnée.

Autre séquence : le commandant fou, enfermé dans son camp, défend sa base contre l'armée envoyée d'urgence pour l'arrêter et tenter de lui faire avouer le fameux indicatif d'émissions qui permettra d'entrer en contact avec les pilotes des avions. Nous assistons à l'effarant spectacle de deux unités d'une même armée se mitraillant tant et plus, ceux de la base, trompés par leur chef, croyant être attaqués par des Russes déguisés, les autres obligés de combattre toute une unité de loyaux soldats pour s'emparer de leur chef félon !

Dernière séquence, sans doute la plus violente : la réunion extraordinaire au Pentagone du Président des Etats-Unis et des officiers du Haut Commandement, en compagnie de l'ambassadeur d'U.R.S.S. qui sert d'interprète avec le premier ministre de Khrouchtchev que l'on appelle sans cesse au téléphone pour essayer de trouver un remède.

Une solution est presque adoptée, qui montre à la merci de quels fous inconscients nous nous trouvons : puisqu'il est impossible d'arrêter les bombardiers, autant jouer le jeu et tenter de détruire la Russie tout entière avant qu'elle n'ait le temps de riposter !

Alors, au moment où il s'avère que tout est perdu et que le monde va sans doute sauter, intervient le Docteur Folamour, Ancien Nazi « récupéré » par les savants U.S. pour servir leur course aux armements, il a trouvé la solution. Quelques milliers d'hommes seront sauvés, parqués dans des tranchées souterraines. Et le docteur de nous expliquer tranquillement sa « solution finale », comment se reproduiront les survivants, au bout de combien de temps ils pourront regagner la surface une fois les retombées radioactives achevées, combien de temps la Terre mettra à se repeupler, etc. Jamais le fameux mythe du savant fou n'avait trouvé plus tragique personnification.

Le film contient des trouvailles dignes de le faire entrer dans l'histoire du cinéma. Ainsi, emporté par son zèle, le docteur s'adresse au président des Etats-Unis en l'appelant « Mein Führer » ! On imagine facilement les réactions de la censure française si un cinéaste de chez nous se permettait pareil qualificatif vis-à-vis du nôtre... (de président). Enfin, on verra un moderne baron de Crac fendant l'espace non pas sur un boulet mais sur une bombe de 100 mégatonnes, et bien d'autres choses encore.

■

Un tel film mérite dix fois le succès qu'il rencontre actuellement à Paris, car il s'agit d'une part d'une très grande réussite cinématographique, du premier film d'humour noir de l'ère atomique et d'un film engagé à fond sur un problème grave : celui de l'humanité qui laisse son sort entre les mains des fous et des assassins.

Jean ROLLIN.

AU THEATRE DU COUCOU
33, boulevard Saint-Martin

notre camarades Léon Campion mène la revue « Coucou Party ». Si vous voulez passer quelques bonnse heures de franche gaîté où l'humour tient une digne place, allez l'applaudir ainsi que toute l'équipe du Coucou.

S. C.

A TRAVERS LES REVUES

« NOIR ET ROUGE »

LE dernier numéro paru (27) est important par son volume (96 pages) autant que par la variété et le choix des sujets. Une quarantaine de pages sont consacrées à la suite du dossier sur l'individualisme. Trois parties : le marxisme et l'individu, un débat à travers le courrier des lecteur, deux articles de Pierre CHARDON (1918 et 1919). Un autre dossier y succède : la confrontation de trois versions différentes de la constitution de la Première Internationale en Espagne (Max NETTLAU, Anselmo LORENZO, Casimiro MARTI). Une analyse de « **Front populaire, révolution manquée** » (Daniel GUERIN), des « impressions d'Israël »et un nouveau retour sur la Franc-Maçonnerie, en réponse à un article de Gaston LEVAL, terminent ce numéro.

« **Noir et Rouge** » a déjà publié plusieurs traductions intéressantes. La revue présente cette fois-ci un texte récent plein de lucidité et de vues positives : la réponse d'Ugo FEDELI à une enquête de « Volontà » sur l'anarchisme.

Signalons enfin la brochure de « Noir et Rouge » sur les « collectivités anarchistes en Espagne révolutionnaire » (0,60 F).

(C. LAGANT, B.P. 113, Paris-18e. La revue : 1,70 F. (1).

✶

« SOCIALISME OU BARBARIE »

LA confrontation entre anarchisme et marxisme repart sur de nouvelles bases. La dénonciation « officielle » du stalinisme et l'effritement continu du bloc idéologique marxiste, et plus encore l'évolution sociale, font que les idées libertaires rencontrent une attention plus sérieuse que naguère. L'anarchisme n'a jamais eu bonne presse à « Socialisme ou Barbarie ». Pourtant, les analyses développées dans la revue se rapprochent progressivement des positions libertaires, soit qu'elle refasse à son tour une critique à caractère libertaire du marxisme, soit qu'elle mette au point des formulations nouvelles, que l'anarchisme n'a pas été capable de préciser pour le moment, et qui le servent.

J'attire l'attention en particulier sur « **Marxisme et théorie révolutionnaire** » de Paul CARDAN, dont les premiers chapitres ont paru dans les numéros 36 et 37. Je reviendrai sur l'ensemble de ce travail lors de la sortie de sa dernière partie. A lire aussi dans le n° 37 le début d'une étude de Simon CHATEL sur « **Hiérarchie et gestion collective** », et une critique par Joseph GABEL du « Réalisme sans rivages » de GARAUDY.

(16, rue Henri-Bacquillon, Paris-15e ; 3 F et 4 F). (1).

✶

« FRONT NOIR »

LA confrontation anarchisme-marxisme est ici posée explicitement à plusieurs reprises, mais les positions de cette équipe, qui se rattache au surréalisme dans sa forme la plus intransigeante, restent hypothéquées par la fixation au « marxisme révolutionnaire ». En dépit de la reconnaissance de l'importance primordiale du facteur éthique dans l'activité révolutionnaire, des mythes aussi nocifs que la « dictature du prolétariat » et le « dépérissement de l'Etat » restent en cours. Cela ôte de leur portée aux prises de position énergiques du groupe. Dans la discussion qui oppose dans ce n° 4-5 « Front noir » à « Socialisme de conseils », cette dernière équipe présente des vues plus originales et nettement plus proches du socialisme libertaire. Dans le cadre de cette discussion, une étude intéressante de Maximilien RUBEL, « **Réflexions sur l'utopie et la révolution** ». Mais le débat n'est pas clos, et la volonté de recherche sans ménagement ni œillères peut conduire Front Noir hors de certaines impasses. (B.P. n° 9, Paris XIIe. 5 F.) (1).

✶

Pour les « Cahiers de discussions pour le socialisme de conseils », écrire à P. BLACHIER, 13 bis, rue Labois-Rouillon, Paris-19e, qui publie **Informations Correspondance Ouvrière**, bulletin mensuel, dont un numéro spécial a été consacré à « La Russie, témoignage et critique » (1 F) (1).

✶

Révoltes, n° 19, est paru : un dossier sur le néo-colonialisme. (M. SEDES, 144, rue de Flandre, Paris-19e (2,50 F) (1).

Sur le même sujet, voir « **Etudes anti-colonialistes** » (B.P. 16, Issy, Seine).

R. F.

(1) En vente à notre service de Librairie, 3, rue Ternaux. Paris (11e).

LES MAFFIAS

Petite suite à la maffia du jazz

Nous avons entrepris dans notre précédent numéro (103, de juillet) la publication d'une nouvelle série destinée « non à diffamer mais à rappeler une somme de vérités plus ou moins cachées mais toujours incontestables ». Malgré les vacances, notre premier article, sur la maffia du jazz, a déchaîné les passions.

M. Jacques André, de « Combat », nous a écrit pour nous féliciter. M. Philippe Koechlin, rédacteur en chef de « Jazz Hot » nous a menacés, s'en prenant en particulier à « celui qui signe très courageusement Jean Claude ».

Nous lui ferons simplement remarquer qu'il n'y a pas moins de courage à signer Jean Claude qu'à signer Philippe Koechlin. Car, Brassens l'a dit avec juste raison : « Tout le monde peut pas s'appeler Durand »...

Nous avons encore reçu divers encouragements de MM. Hugues Panassié, président du Hot Club de France, Jean-François Devay, de « Minute », Michel Perrin, des « Nouvelles Littéraires ». Nous les en remercions. Nous remercions aussi les lecteurs qui ont bien voulu nous faire part de leurs critiques. Tout ce mouvement prouve que notre travail n'a pas été inutile. Nous continuerons.

MAFFIAS DE LA PEINTURE

LA PRESSE ARTISTIQUE

LA presse véritablement artistique n'existe pas. Affirmation paradoxale si l'on n'en juge que par la floraison des titres aux éventaires des marchands de journaux : « La Galerie des Arts », « Jardin des Arts », « Connaissance des Arts », « Cimaise », j'en passe. Une fois de plus, il ne faut pas se fier aux apparences. Cette presse artistique est aux arts ce que la presse dite du cœur est au roman-feuilleton.

Il n'y aura pas de presse véritablement artistique tant qu'il n'y aura pas UN journal — d'une part véritablement indépendant, — d'autre part, uniquement consacré aux arts.

1° La presse artistique actuelle n'est pas véritablement indépendante. Elle est : ou bien entre les mains de commerçants avisés, ou bien au service d'une coterie ;

2° La presse artistique actuelle n'est pas uniquement consacrée aux arts. Elle ne se préoccupe (si elle s'en préoccupe) que très partiellement de recherches mais voue la plus grande part de sa surface à la publicité pour des galeries dont elle partage plus ou moins les intérêts. Double proposition :

OUI aux critiques objectives (désintéressées), NON aux publi-reportages ;

OUI aux clichés choisis par les rédacteurs, NON aux reproductions payées par le peintre ou la galerie.

Les critiques : le verbe haut et la vue basse

On ne saurait parler de la presse artistique sans dire quelques mots des critiques. On peut, en gros, les diviser en deux catégories principales :

D'une part, les vieux, sentimentalement tournés vers le figuratif mais que mille tentations et souvent la peur de manquer le coche font accepter l'abstrait ;

D'autre part, les jeunes, aveuglément ouverts à toutes les tendances abstractisantes et à leurs pires aberrations. Les vieux, en place depuis fort longtemps et qui s'y accrochent, se font heureusement de plus en plus rares. Comblés d'honneurs, décorés, « merdaillés » comme dirait Ferré, ils font encore malheureusement autorité même s'ils ne voient plus qu'avec peine. On dirait que plus ils sont gâteux et moins ils voient clair, plus ils ont de chances d'être écoutés. On les rencontre aux beaux jours de la saison parisienne, de galerie en galerie, le verbe haut et la vue basse, regardant peu (et pour cause !) les toiles accrochées aux cimaises mais surtout pérorant au milieu de leurs familiers. Les jeunes, quant à eux, n'ont rien à leur envier, si ce ne sont les places. Les dents longues, ils font en piaffant le siège des vernissages. Leur compagnie est aussi déplaisante que celle des vieux.

Exemples caractéristiques : « Arts » et autres

Il faut tout de même une rude dose de prétention pour se proclamer « l'hebdomadaire de l'intelligence française ». M. André Parinaud, directeur-rédacteur en chef, serait plus modeste et mieux inspiré en affichant (puisqu'il tient vraiment à afficher quelque chose) : fourre-tout de l'intelligentsia française. Car on trouve tout dans « Arts », jusqu'à la mode et la psychanalyse. Rien ne rebute son équipe d'arbitres de toutes les élégances. « Par les snobs, pour les snobs », telle pourrait être sa devise.

Dans sa partie proprement artistique (qui seule doit nous retenir aujourd'hui) « Arts » réussit le tour de force de donner la première place à la publicité.

Le mécénat qu'on y pratique est si particulier qu'on pourrait l'appeler le mécénart... Très probablement en usage depuis plusieurs années, il n'a été révélé que le 20 février par « France Observateur » à l'occasion du salon Comparaisons.

Dans une lettre à tous les exposants, la direction du journal proposait aux artistes de publier leur photo et une biographie critique (par eux rédigée) pour la somme de 150 F. En échange, l'artiste consentant recevait dix exemplaires du journal (numéro spécial du Salon).

La présidente du Comité de Comparaisons, Mme Bordeaux Le Pecq, qui a encouragé officiellement le démarchage de M. Parinaud, prétend avoir pour seul souci l'intérêt des artistes... Précisons que de nombreux artistes n'ont pas hésité à se compromettre dans un tel marché et ajoutons que l'opération s'est renouvelée à l'occasion d'autres salons et expositions. Belle façon d'obtenir de la copie ! (plusieurs pages pour un salon comme Comparaisons ou celui des Indépendants). Bel exemple de (et pour) la presse artistique actuelle !

On connaît d'autres feuilles, d'autres chapelles qui font aux artistes le coup de l'abonnement : on ne parle de vous que si vous vous abonnez, on n'en reparle que si vous apportez de nouveaux abonnements...

Bref, il faudrait démonter le mécanisme de tous ces trafiquants qui ne vivent que sur le dos d'artistes trop souvent naïfs. Serons-nous les seuls à mettre les pieds dans le plat ?

Nous avons parlé trop brièvement d'« Arts », nous y reviendrons. Il faudrait aussi parler d'officines telles que celle du « Journal de l'Amateur d'Art ».

Bimensuel sur papier couché, dirigé par M. Pierre Imbourg, les notes critiques en sont rédigées par lui-même assisté de ses collaborateurs : Henri Héraut, Jean Jacquinot, André Weber (également titulaire de la chronique artistique dans l'hebdomadaire confidentiel « Juvénal »). Il y a déjà plusieurs mois, on y a inauguré une revue de la presse : on n'y cite jamais « Le Monde Libertaire ».

Il faudrait parler encore de « La Cote des Peintres ». Là, on retrouve M. Raymond Charmet, un des piliers d'« Arts », membre du jury du Prix de la Critique et de combien d'autres ? Il y a enfin « Le Peintre », « La Revue Moderne des Arts et de la Vie », « Masques et Visages »... La plupart du temps, le grand public ignore tout de ces boutiques. Il n'a pas tout à fait tort. Nous n'insisterons pas.

Jean CLAUDE.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux

LES FRERES RECLUS
(Les Amis d'Elisée Reclus)

Voici un livre essentiel pour l'éducation de nos jeunes militants et, en général, pour tous ceux qui s'intéressent aux idées anarchistes. On ne lit plus guère Elisée Reclus, si on excepte « Evolution et Révolution », et c'est dommage. Certes, son œuvre de savant est aujourd'hui dépassée mais ce qui n'a pas vieilli c'est son style qui fait de lui le plus grand des écrivains anarchistes de langue française. Son « Histoire d'un ruisseau » reste un classique de notre littérature. De son frère Elie, il ne reste qu'un nom que le public a du mal à différencier de celui d'Elisée. En publiant une solide biographie des deux frères dont l'action militante est difficilement séparable « Les Amis d'Elisée Reclus » ont rendu à la mémoire des deux savants un hommage qui s'imposait.

Cet ouvrage, en plus d'une biographie d'Elisée Reclus, par Paul Reclus comprend une vie d'Elie Reclus par Elisée qu'éclairent des souvenirs personnels de leur neveu Paul Reclus qui nous permettent de suivre la carrière parallèle des deux frères, avant, pendant et après la Commune. On voit comment ces deux hommes élevés dans la religion protestante, parviennent à se dégager de l'influence religieuse puis, après des tâtonnements, se dirigent sous l'influence de Bakounine, vers la pensée libertaire qui, pour Elisée, se cristallisera dans un communisme libertaire voisin de celui que professera son ami Kropotkine. De nombreux articles et conférences seront le fruit de cette lente maturation de la pensée sociale et on reste confondu de voir que tout ce travail philosophique a pu être mené à son terme alors que l'un et l'autre des deux frères poursuivaient une œuvre de vulgarisation des connaissances géographiques et démonologiques qui alors, firent autorité.

Convenablement édité, ce livre enrichira notre bibliothèque anarchiste et redonnera le goût de lire le plus pur des écrivains libertaires.

●

ECRITS SUR L'ANARCHIE
(Seghers, éditeur)

Voici dans la collection « Ecrit » un recueil de textes extrait de l'œuvre de philosophes et d'écrivains libertaires parmi lesquels on relève les noms de Kropotkine, de Bakounine, de Proudhon, de Stirner, etc... et auxquels l'éditeur a ajouté quelques pages de Ch.-Auguste Bontemps et de Pierre-Valentin Berthier, qui sont destinés à représenter la pensée anarchiste moderne. Il y aurait bien des objections à faire sur le choix de ces textes et on sent bien que l'éditeur a plus été conduit par des soucis commerciaux que par l'intérêt que peut représenter la pensée dont ce livre se voulait le véhicule. Contentons-nous de nous féliciter, même lorsque nous déplorons le manque de compétence de ceux qui en sont les initiateurs, de voir notre pensée libertaire atteindre un public plus large que celui que nous pouvons nous-mêmes lui assurer. Et après tout, ce petit livre qui n'a pas d'autres prétentions que d'effleurer le problème, a sa place sur tous nos rayons.

●

L'UTOPIE ANGLAISE
par A. L. Morton
(F. Maspero, éditeur)

Ce livre, extrêmement intéressant est capital pour tous ceux qui pensent que le mouvement socialiste moderne a débuté en France pendant la Révolution et qui ignorent tout ce que l'Utopie anglaise a apporté au mouvement socialiste international. Du « Pays de Cocagne » à « L'utopie » de T. More, de Bacon à Swift, en passant par Defoe, la littérature anglaise, du XVIe et du XVIIe siècle, a été le véhicule d'un socialisme qui a pris sa forme économique en France au XIXe siècle, avec Saint-Simon, Fourier, Victor Considérant et Proudhon.

Livre remarquable qui se lit comme un roman. Pourquoi faut-il que tout cela soit gâché par le dernier chapitre où l'auteur, alors parfaitement objectif, y va de son couplet stalinien et où la mauvaise foi et le parti pris exaspèrent le lecteur qui, ahuri, voit un ouvrage sérieux d'histoire se transformer en un tract de propagande communiste.

●

COLLECTIONS POPULAIRES

SOLEIL AU VENTRE (L. P.), de Jean Hougron. Dans cet ouvrage qui, comme ceux qui l'ont précédé, sacrifie au folklore et à l'exotisme, l'auteur a réussi à construire une histoire où les êtres se heurtent, en dehors et au-dessus des questions de milieu et de race. Ce roman, le meilleur de « La suite asiatique » vaut la peine d'être lu.

L'INSURGE (L. P.), de Jules Vallès. Le grand roman inachevé de Jules Vallès enserre dans ses pages, toute la douleur, toute la colère, tous les espoirs également, des ateliers parisiens qui accouchèrent de deux mythes fabuleux : « La Commune de Paris et l'Internationale ».

PANTAGRUEL (L. P.) de Rabelais. Voici pour ceux qui ont la patience de digérer le vieux français, le chef-d'œuvre de Rabelais. Il est dommage qu'on ait choisi pour préfacer ce livre un cuistre comme Jacques Perret, qui veut nous démontrer que Rabelais était le personnage de proue du cléricalisme de son époque.

POESIES (L.P., de François Villon. Décidément, c'est un vice chez Gallimard. Cet ouvrage immortel est comme celui de Rabelais précédé d'une introduction abusive. Qui débarrassera nos grands écrivains de ces larves besogneuses qui se plaisent à faire leurs besoins aux pieds des monuments de notre littérature.

LES CLES DE SAINT PIERRE (L. P.), de Roger Peyrefitte. Vous ne connaissez pas les aventures du tendre abbé Mos, de la volcanique Paola, vous n'êtes pas au courant des avatars des saintes reliques ? Vous n'êtes plus excusables maintenant que Peyrefitte a fait son entrée au Livre de Poche.

DE LA PREHISTOIRE A L'HISTOIRE (Idée) de Gordon Childe. Cet ouvrage, qui nous introduit dans les dix millénaires qui précédèrent la naissance du Christianisme nous fait mieux comprendre, par le recul, le mécanisme qui préside à la naissance et à l'effondrement des civilisations.

LES VERDURES DE L'OUEST
par Albert Vidalie
(Editions Julliard)

Albert Vidalie construit lentement, en dehors des cénacles littéraires, une œuvre qui restera. Ses romans nous racontent une histoire qui tient et intéresse. L'auteur enrobe le tout d'une poésie qui les place à égale distance du rêve et de la réalité.

« Les Verdures de l'Ouest », son nouveau bouquin, ne dément pas les précédents que « Les bijoutiers au clair de lune » domine.

Dans ce livre Vidalie a su renouveler un genre qui a servi de tarte à la crème à un certain nombre d'écrivains, dont les livres de souvenirs furent à la fois un début littéraire et leur chant du cygne. On ne raconte pas un tel ouvrage, fait de misère et de tendresse qui ne masquent pas l'effroyable réalisme des situations tragiques.

Et ce sont les raisons pour lesquelles ce livre, qui se suffit à lui-même, éclaire de façon magistrale la condition de l'homme dans un moment donné.

Emile ARMAND
Sa vie, sa pensée, son œuvre.

●

LES FRERES RECLUS
Du protestantisme à l'Anarchisme.

●

Ch.-Aug. BONTEMPS
L'Anarchisme et le réel.

●

Gaston LEVAL
L'Enfance en Croix.

Les camarades ayant connu ou hébergé Nector Makno vers 1921-22-23 sont priés de se mettre en relation avec le camarade Maurice Joyeux.

ACTUALITÉ DE WILHELM REICH

WILHELM REICH est un sociologue et psychiatre autrichien. Il naquit en 1897 et reçut à Vienne une formation de psychiatre sous la direction de Sigmund Freud, dont il fut l'assistant. Fait assez remarquable, Reich devint membre de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE à l'âge de 23 ans, alors qu'il n'avait pas encore terminé ses études de médecine.

Il mesura bien vite l'abîme séparant la psychiatrie officielle, dont les progrès ne profitent qu'à une minorité de privilégiés, et le peuple qui n'en bénéficie guère. Aussi créa-t-il dans les faubourgs ouvriers de Vienne des permanences où la médecine nerveuse était assurée gratuitement à une clientèle prolétarienne. Reich s'aperçut alors que toute la société était malade, et que les psychoses et les névroses proliféraient dans toutes les classes sociales. La psychanalyse se révélait dès lors absolument inopérante à l'échelle sociale et restait une méthode thérapeutique réservée à des cas individuels.

On savait néanmoins depuis Freud que la répression de l'instinct sexuel était à l'origine de la plupart des troubles caractériels et mentaux. Freud avait en effet montré que la suppression d'une activité sexuelle naturelle ruinait l'équilibre psychologique et pouvait causer des perturbations très graves dans la personnalité. Les psychanalystes n'avaient cependant pas osé remettre en question les institutions et les normes réglementant la vie sexuelle : famille bourgeoise, morale puritaine, législation interdisant l'avortement, le divorce, la propagande anticonceptionnelle, etc. Car une telle démarche impliquait la contestation de tout l'édifice social en débouchant sur des positions révolutionnaires ; ceci fut précisément le point de départ de Wilhelm Reich, qui s'orienta dans une tout autre direction que ses collègues timorés. Reich refondit la psychanalyse dans une perspective marxiste et cette synthèse lui a fourni les bases d'une science nouvelle, l'ECONOMIE SEXUELLE. L'économie sexuelle se situe à l'intersection du marxisme, de la psychologie freudienne, et de la biologie. Tout en posant les prémices d'une anthropologie nouvelle, elle est un guide pour l'action révolutionnaire.

LA SEXUALITE ET SA REPRESSION

La fonction sexuelle constitue le noyau biologique de tout organisme vivant, la faculté de se reproduire étant une des propriétés fondamentales de la matière vivante. La répression sociale des impulsions sexuelles — par l'éducation et le milieu — agit profondément sur l'individu dont la structure caractérielle s'altère et s'appauvrit. Les conséquences du terrorisme antisexuel sur l'enfant, l'adolescent et l'adulte se manifestent entre autres par des symptômes morbides variés : agressivité, perversions, complexes, etc. En revanche, l'individu libéré sexuellement ne connaît pas ces tendances, et se révèle spontanément sociable et humain. Ce qu'il y a de pathologique en l'homme — et que la psychanalyse a si bien su mettre en évidence — provient de la société autoritaire mécanique. La répression sexuelle est d'origine sociologique ; son but est de rendre l'individu soumis et docile à l'ordre établi. En brimant sexuellement l'individu depuis sa naissance (car, et c'est une grande découverte de Freud, la sexualité existe déjà chez le nourrisson) on paralyse ses tendances rebelles. L'apparition de la répression sexuelle coïncide d'ailleurs historiquement avec celle de l'Etat, lui-même surgissant lorsque la société se scinde en classes opposées. Les ethnologues ont donné raison à Reich sur ce point : les sociétés primitives où la notion de chef, d'autorité, d'Etat était inconnue (suite au faible niveau de la production qui ne permettait pas à une classe de vivre aux dépens du travail d'une autre classe) n'avaient aucune morale restrictive dans le domaine sexuel. C'est à partir du moment où un groupe social devient dominant par rapport à un autre groupe, que la répression sexuelle intervient comme moyen de soumission social. Elle passe alors dans les mœurs, s'intériorise, et se transmet par l'intermédiaire de la famille.

LA PSYCHIATRIE REICHIENNE

La contribution de Wilhelm Reich à la psychiatrie est capitale. Parmi ses découvertes les plus marquantes citons :

— La fonction de l'orgasme : le spasme orgastique (la décharge nerveuse culminant l'acte sexuel) ne s'accomplit pleinement que s'il a lieu dans un état momentané de perte de conscience et en l'absence de tout blocage musculaire. Or Reich constate que ces deux conditions ne sont jamais remplies chez les névrosés. Lors du réflexe orgastique l'influx nerveux se propage comme une onde à travers le corps, et lui imprime des convulsions qui doivent être **involontaires et non contrôlées.** Chez le névrosé, des groupes de muscles se contractent et empêchent la réalisation naturelle de l'orgasme, qui s'accompagne en plus de divers phantasmes. L'acte sexuel ne procure plus la satisfaction biologique normale, et une certaine quantité d'énergie végétative subsiste, qui alimente la névrose ;

— La cuirasse caractérielle et l'armure musculaire :

La première consiste dans l'entrelacement des modes de défense affectifs du névrosé contre le monde extérieur et contre ses pulsions perverses. Toute sa personnalité s'en trouve faussée, inauthentique et artificielle. L'armure musculaire est la base physiologique de cette cuirasse caractérielle et constitue donc les racines somatiques de la névrose. Dans ses études sur le masochisme, Reich a montré le rôle important joué par l'armure musculaire ;

— Une méthode thérapeutique originale axée sur la dissolution de l'armure musculaire d'une part, et sur la prise de conscience des éléments refoulés, d'autre part. Le traitement organique (concernant l'armure musculaire) est appelé **« végétothérapie »**, tandis que la cure psychologique (concernant la cuirasse caractérielle) porte le nom **« d'analyse caractérielle ».** Cette dernière s'apparente à une psychothérapie classique tout en comportant certaines modifications. La combinaison obligatoire des deux traitements reflète l'unité physique et psychique de la personne humaine, et le caractère global des névroses qui l'affectent.

LA THEORIE DE LA REVOLUTION

Un bouleversement radical des rapports de production, des institutions politico-sociales, et de la vie sexuelle, est une condition sine qua non de l'émancipation humaine. La nécessité d'une révolution sexuelle découle non seulement des souffrances causées par l'oppression sexuelle mais aussi du caractère pathologique que la nature humaine acquiert au cours de la répression de la sexualité et qui rend les hommes incapables de se passer d'une autorité extérieure. La révolution doit donc être totale et aboutir à ce que Reich nomme **« la démocratie du travail »**, celle-ci excluant toute forme d'Etat, de bureaucratie, ou de gouvernement. La démocratie du travail n'est possible qu'à l'échelle planétaire, les travailleurs étant parfaitement capables de gérer seuls l'économie mondiale. Pour ce qui est de la stratégie, Reich condamne le réformisme sous tous ses aspects : il faut détruire la société actuelle et non l'aménager. C'est pourquoi les partisans d'une réforme sexuelle à l'intérieur de notre société sont des utopistes, au même titre que les sociaux-démocrates.

Les travailleurs ne doivent en aucun cas lutter contre les classes dominantes avec les moyens politiques traditionnels (parlementarisme, inféodation à des partis sclérosés, etc.). L'enrôlement des classes exploitées au sein d'un ou de plusieurs partis politiques ne peut qu'entraîner une division interne de ces classes, ainsi qu'une extinction progressive de leur conscience de classe. Il en résulte des formes déguisées et plus subtiles d'aliénation, la suprématie des couches dirigeantes se voilant derrière une démocratie formelle. Les exigences du besoin sexuel sont aussi impérieuses que celles de n'importe quel autre besoin matériel, et lutter pour une vie sexuelle libre revient à s'attaquer à l'ordre établi. Aussi faut-il lier les revendications sociales aux revendications sexuelles, mais uniquement au niveau du syndicat, celui-ci se substituant aux anciens partis.

NOTE BIOGRAPHIQUE

Après avoir organisé des centres d'hygiène sociale à Vienne, Reich se rendit en Allemagne où il fonda SEXPOL, une organisation qui mettait en pratique l'économie sexuelle. Sous les auspices de la 3e Internationale, il organise des meetings et des conférences dans les grands centres ouvriers, où il traite simultanément les questions sexuelles et les problèmes du travail (1930-1933).

Ses succès — SEXPOL comptait en 1933 plus de 40 000 membres — ne tardent pas à inquiéter les dirigeants du parti car les masses commencent à bouger et à se montrer rétives aux mesures d'embrigadement de l'appareil communiste. En 1933, Reich est exclu du parti et s'enfuit en Scandinavie pour échapper aux nazis. Son passé politique lui vaut alors la persécution des autorités danoises puis suédoises. En 1934 il apprend que l'Association Internationale de Psychanalyse a prononcé son exclusion à huis clos. En 1939, Reich qui se trouve à Oslo est invité aux U.S.A. par des médecins psychosomatiques américains. Il installe avec des élèves un laboratoire de recherches biophysiques dans le Nord de la Nouvelle-Angleterre.

Mais Reich n'en a pas fini pour autant avec la réaction et en 1954, les McCarthystes qui n'ont pas oublié son rôle dans le mouvement ouvrier européen, lui intentent un procès au nom de la sauvegarde de l'ordre public (car Reich tout en combattant depuis 1934 le totalitarisme soviétique continue de dénoncer le capitalisme).

Reich réfuta l'acte d'accusation dans une lettre adressée directement au juge de District de l'Etat du Maine, et refusa de paraître à l'audience. Le jugement fut rendu par défaut, lui enjoignant de cesser immédiatement toutes ses activités médicales et expérimentales. Reich n'en tint aucun compte, ce qui lui valut un second procès. Il le perdit à nouveau et fut condamné à deux ans de prison. Ses instruments scientifiques furent démantelés et tous ses livres brûlés officiellement, en présence de représentants de la partie civile.

Wilhelm Reich mourut dans sa prison le 3 novembre 1957.

Une décision judiciaire récente confirma l'interdiction de la vente de ses œuvres (1960).

Michel CARTET.

L'INTERNATIONALE ANARCHISTE et la GUERRE

L'EUROPE en feu, une dizaine de millions d'hommes aux prises, dans la plus effroyable boucherie qu'ait jamais enregistrée l'histoire, des millions de femmes et d'enfants en larmes, la vie économique, intellectuelle et morale de sept grands peuples, brutalement suspendue, la menace, chaque jour plus grave, de complications nouvelles, tel est, depuis sept mois, le pénible, angoissant et odieux spectacle que nous offre le monde civilisé. Mais, spectacle attendu, au moins par les anarchistes, car pour eux, il n'a jamais fait et il ne fait aucun doute — les terribles événements d'aujourd'hui fortifient cette assurance — que la guerre est en permanente gestation dans l'organisme social actuel et que le conflit armé restreint ou généralisé, colonial ou européen est la conséquence naturelle et l'aboutissement nécessaire et fatal d'un régime qui a pour base l'inégalité économique des citoyens, repose sur l'antagonisme sauvage des intérêts et place le monde du travail sous l'étroite et douloureuse dépendance d'une minorité de parasites, détenteurs à la fois du pouvoir politique et de la puissance économique.

La guerre était inévitable ; d'où qu'elle vînt, elle devait éclater. Ce n'est pas en vain que depuis un demi-siècle, on prépare fiévreusement les plus formidables armements et que l'on accroît tous les jours davantage les budgets de la mort. A perfectionner constamment le matériel de guerre, à tendre continûment tous les esprits et toutes les volontés vers la meilleure organisation de la machine militaire, on ne travaille pas à la paix. Aussi est-il naïf et puéril, après avoir multiplié les causes et les occasions de conflits, de chercher à établir les responsabilités de tel ou tel gouvernement. Il n'y a pas de distinction possible entre les guerres offensives et les guerres défensives. Dans le conflit actuel, les gouvernements de Berlin et de Vienne se sont justifiés avec des documents non moins authentiques que les gouvernements de Paris, de Londres, de Pétrograd ; c'est à qui de ceux-ci ou de ceux-là produira les documents les plus indiscutables et plus décisifs pour établir sa bonne foi, et se présenter comme l'immaculé défenseur du droit et de la liberté, le champion de la civilisation.

La civilisation ? Qui donc la représente, en ce moment ? Est-ce l'Etat allemand, avec son militarisme formidable et si puissant, qu'il a étouffé toute velléité de révolte ? Est-ce l'Etat russe, dont le knout, le gibet et la Sibérie sont les seuls moyens de persuasion ? Est-ce l'Etat français, avec Biribi, les sanglantes conquêtes du Tonkin, de Madagascar, du Maroc, avec le recrutement forcé des troupes noires ? La France qui retient dans ses prisons, depuis des années, des camarades coupables seulement d'avoir parlé et écrit contre la guerre ? Est-ce l'Angleterre qui exploite, divise, affame et opprime les populations de son immense empire colonial ? Non. Aucun des belligérants n'a le droit de se réclamer de la civilisation, comme aucun n'a le droit de se déclarer en état de légitime défense.

La vérité, c'est que la cause des guerres, de celle qui ensanglante actuellement les plaines de l'Europe, comme de toutes celles qui l'ont précédée, réside uniquement dans l'existence de l'Etat, qui est la forme politique du privilège. L'Etat est né de la force militaire ; il s'est développé en se servant de la force militaire ; et c'est encore sur la force militaire qu'il doit logiquement s'appuyer pour maintenir sa toute-puissance. Quelle que soit la forme qu'il revête, l'Etat n'est que l'oppression organisée au profit d'une minorité de privilégiés. Le conflit actuel illustre cela de façon frappante : toutes les formes de l'Etat se trouvent engagées dans la guerre présente : l'absolutisme avec la Russie, l'absolutisme mitigé de parlementarisme avec l'Allemagne, l'Etat régnant sur des peuples de races bien différentes avec l'Autriche, le régime démocratique constitutionnel avec l'Angleterre, et le régime démocratique républicain avec la France.

Le malheur des peuples qui, pourtant, étaient tous profondément attachés à la paix, est d'avoir eu confiance en l'Etat, avec ses diplomates intrigants, en la démocratie et les partis politiques (même d'opposition, comme le socialisme parlementaire) pour éviter la guerre. Cette confiance a été trompée à dessein, et elle continue à l'être, lorsque les gouvernements, avec l'aide de toute leur presse, persuadent leurs peuples respectifs que cette guerre est une guerre de libération.

Nous sommes résolument contre toute guerre entre peuples ; et, dans les pays neutres, comme l'Italie, où les gouvernants prétendent jeter encore de nouveaux peuples dans la fournaise guerrière, nos camarades se sont opposés, s'opposent, et s'opposeront toujours à la guerre, avec la dernière énergie. Le rôle des anarchistes, quels que soient l'endroit ou la situation dans lesquels ils se trouvent, dans la tragédie actuelle, est de continuer à proclamer qu'il n'y a qu'une seule guerre de libération : celle qui, dans tous les pays, est menée par les opprimés contre les oppresseurs, par les exploités contre les exploiteurs. Notre rôle, c'est d'appeler les esclaves à la révolte, contre leurs maîtres. La propagande et l'action anarchistes doivent s'appliquer avec persévérance à affaiblir et à désagréger les divers Etats, à cultiver l'esprit de révolte, et à faire naître le mécontentement dans les peuples et dans les armées.

A tous les soldats de tous les pays, qui ont la foi de combattre pour la justice et la liberté, nous devons expliquer que leur héroïsme et leur vaillance ne serviront qu'à perpétuer la haine, la tyrannie et la misère. Aux ouvriers de l'usine, il faut rappeler que les fusils qu'ils ont maintenant entre les mains, ont été employés contre eux dans les jours de grève et de légitime révolte et qu'ensuite, ils serviront encore contre eux, pour les obliger à subir l'exploitation patronale. Aux paysans, montrer qu'après la guerre, il faudra encore une fois se courber sous le joug, continuer à cultiver la terre de leurs seigneurs et nourrir les riches. A tous les parias, qu'ils ne doivent pas lâcher leurs armes avant d'avoir réglé leurs comptes avec leurs oppresseurs, avant d'avoir pris la terre et l'usine pour eux. Aux mères, compagnes et filles, victimes d'un surcroît de misère et de privations, montrons quels sont les vrais responsables de leurs douleurs et du massacre de leurs pères, fils et maris.

Nous devons profiter de tous les mouvements de révolte, de tous les mécontentements, pour fomenter l'insurrection, pour organiser la révolution, de laquelle nous attendons la fin de toutes les iniquités sociales. Pas de découragement — même devant une calamité comme la guerre actuelle. C'est dans des périodes aussi troublées où des milliers d'hommes donnent héroïquement leur vie pour une idée, qu'il faut que nous montrions à ces hommes la générosité, la grandeur et la beauté de l'idéal anarchiste ; la justice sociale réalisée par l'organisation libre des producteurs ; la guerre et le militarisme à jamais supprimés ; la liberté entière conquise par la destruction totale de l'Etat et de ses organismes de coercition. Vive l'Anarchie !

LONDRES, 12 février 1915

Léonard d'Abbot, Alexandre Berckmann, L. Bertoni, L. Bersani, G. Bernard, A. Bernado, G. Barrett, E. Boudot, A. Gazitta, Joseph-J. Cohen, Henri Combes, Nestor Ciek van Diepen, F.W. Dunn, Ch. Frigerio, Emma Goldman, V. Garcia, Hippolyte Havel, T.H. Keell, Harry Kelly, J. Lemarie, E. Malatesta, Noël Paravich, E. Recchioni, G. Rijuders, J. Rochteline, A. Savioli, A. Schapiro, William Shatoff, V.J.C. Schermerhorn, C. Trombetti, P. Vallina, G. Vignati, L.J. Wolf, S. Yanosky.